

JOURNAL

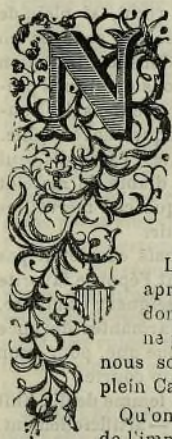
DES

DEMOISELLES

VOYAGE AU CAMBODGE

I

Départ de Saïgon. — Entrée au Cambodge. — Aspect de Phnum-Penh, la capitale. — Promenade dans les rues. — Les maisons de jeu. — Le service de la voirie. — Le palais, la garnison, la flotte.



Nous quittons le quai de Saïgon, à dix heures du soir, sur le *Norodom I^{er}* (ainsi appelé en l'honneur de Sa Majesté le roi du Cambodge), un paquebot tout neuf des *Messageries Fluviales* de Cochinchine aménagé avec le soin, presque avec le luxe d'un Transatlantique (1)

Le surlendemain vers midi, après une navigation de rivière dont l'espace accordé à cet article ne permet pas de faire le récit, nous sommes aux *Quatre-Bras*, en plein Cambodge.

Qu'on se figure quatre cours d'eau, de l'importance de la Gironde à Pauillac, se réunissant en forme d'X. La branche supérieure de droite est le Haut-Mé-Kong dont la division, en aval, forme les branches inférieures. Le bras septentrional de gauche est le canal d'écoulement du Grand Lac. C'est par là que nous gagnerons le Siam, dans quelques jours.

Phnum-Penh, la capitale (prononcez : *Penon-Peigne*) est situé à l'angle obtus de gauche, dans une situation commerciale presque unique au

monde. Paris, avec la Seine, l'Oise et la Marn peut en donner une idée.

Toutefois le coup d'œil actuel de la capitale du Cambodge ne répond guère, il faut l'avouer, à l'idée que je m'en étais faite. A la distance de deux ou trois lieues, j'aperçois avec ma lunette une rangée brune de cabanes se détachant sur le fond vert des arbres, et se développant sur une longueur de deux kilomètres. A chaque extrémité, pourtant, se groupent des constructions plus monumentales et plus civilisées. A gauche, c'est le palais du Roi, et ses innombrables dépendances. A droite, la résidence du représentant du Protectorat Français, la caserne de l'infanterie de marine, le bureau de la Poste et du Télégraphe, le Tribunal, l'Ecole; en un mot l'empreinte de la civilisation Européenne sur ce sol nouveau.

La rue principale, assez large, bordée parfois de simulacres de trottoirs, s'étend parallèlement au fleuve. De petites maisons de terre ou de brique, serrées les unes contre les autres, comme si le terrain valait mille francs le mètre, la bordent à droite et à gauche et regorgent d'enfants dépourvus de tout costume.

Dans chaque maison il y a une boutique et, comme si c'était trop peu encore, les échoppes en plein vent abondent, sans compter ces éternels marchands ambulants Chinois que nous avons vus à Saïgon. Les marchandises sont variées. Des comestibles, c'est-à-dire des fruits et des graines, surtout du riz, naturellement, qu'on décortique dans chaque magasin, au moyen d'un ou de plusieurs pilons de bois que de grands gaillards presque nus font basculer du poids de leur corps. Ailleurs on vend des ustensiles de ménage, dont une partie en cuivre,

(1) Voir les numéros de Septembre et Octobre 1833, du *Journal des Demoiselles*.

d'une forme et d'un travail curieux ; des étoffes, depuis les tissus grossiers, de soie et de coton, fabriqués dans le pays, jusqu'aux mousselines brodées d'or de l'Inde ; des bijoux ; des vases d'or et d'argent, des parasols, des nattes remarquablement fines.

Beaucoup de ces boutiques, assiégées par la foule, ne contiennent qu'un paillason jeté sur le sol. Ce sont des maisons de jeux où des Cambodgiens et des Chinois accroupis se ruinent avec entrain, au profit des Blanc et des Dupres-soir de l'endroit, payant, eux aussi, une forte redevance au souverain. Les jeux, tous de hasard, surtout *le bacoin* et les *trente-six bêtes*, fonctionnent avec une rapidité qui laisse bien en arrière la roulette et le trente et quarante, leurs dérivés, car les Chinois ont la gloire d'être les inventeurs de la roulette, aussi bien que de l'imprimerie.

A Phnum-Penh, la voie publique est relativement d'une propreté surprenante. Le service du balayage est confié aux prisonniers, qui s'en acquittent d'un air fort naturel en traînant dans la poussière de grosses chaînes qui les attachent deux à deux. Un de ces dignes personnages, voyant que je le regarde, me sourit gracieusement en montrant les doigts de ses deux mains écartés. Il m'apprend sans doute qu'il en a pour dix ans.

A mesure que nous avançons, la ville prend l'aspect d'une bourgade sauvage. Les maisons deviennent de simples huttes ; le costume des femmes diminue ; celui des hommes tend à disparaître.

Enfin, nous débouchons d'un faubourg et nous sommes en face de la résidence royale.

La plupart de mes lectrices connaissent de vue ces grands établissements où les aliénés de toute une région viennent chercher la guérison ou attendre la mort. Elles ont aperçu ces vastes enclos fermés de murs, comprenant une foule de bâtiments de toutes les dimensions et de toutes les formes, séparés par des cours, des bosquets et des parterres. Tel est le palais de Sa Majesté Norodom. Pour aujourd'hui, nous ne faisons que jeter un coup d'œil à l'intérieur, par l'entrée principale, une honnête porte en bois, peinte en vert, qui pourrait aussi bien donner accès dans la cour d'une grande ferme de Beauce.

Les esplanades sont désertes ; tout semble endormi. Rien n'indique le pouvoir souverain, sinon les deux sentinelles qui montent la garde, en uniforme à peu près Européen, mais pieds nus. Soudain deux êtres fort peu vêtus sortent d'un hangar voisin en s'étirant les membres. Ils s'approchent des deux factionnaires qui s'empres- sent de quitter, à la vue du public, leur pantalon, leur tunique et leurs buffleteries jadis blanches. La garde montante s'affuble de la défroque ; la garde descendante s'éloigne ; ce

n'est pas plus difficile que ça. Il paraît que les magasins d'équipement des gardes du corps de Sa Majesté ne contiennent que deux uniformes.

Nulle part, d'ailleurs, je n'ai aperçu d'autre trace d'organisation guerrière. Ce n'est pas le Cambodge qui fera jamais des difficultés à une proposition de désarmement général.

Sur le fleuve, en face du palais, quatre ou cinq petits steamers, semblables à des yachts, battent fièrement au grand mât le pavillon national ; c'est la flotte de Sa Majesté. Les équipages ne doivent point avoir le pied marin, car de longs mois se passent sans qu'une chaudière soit allumée. Sur la rive, un phare étale sa tour blanche et sa lanterne à laquelle, comme à celle du singe de la fable, il ne manque que d'être allumée, et même de pouvoir l'être.

Il me reste à parler de la personne du roi à qui, bien entendu, je fis demander audience, et qui me fit l'honneur de me recevoir le lendemain.

II

Une audience du roi. — La favorite de Norodom. — Les plaintes du souverain. — « Petit singe n'a plus de boîte. »

La réception avait lieu dans un pavillon à un seul étage, bâti et meublé à l'Européenne. Un serviteur d'assez modeste apparence m'introduisit dans un petit salon si doré, si verni, si plein de chauffeuses en satin turquoise, de canapés en damas rose tendre, de guéridons en imitation de bronze, incrustés d'imitations de pierres précieuses, que j'aurais pu me croire dans le boudoir d'une bourgeoise très brusquement enrichie.

Là, pendant quelques minutes, j'attendis, seul avec mon interprète, pauvre diable de matelot Annamite de mon équipage, que ces merveilles semblaient littéralement éblouir.

Enfin, une porte s'ouvrit ; mais ce n'était pas encore le roi ; c'était seulement l'épouse favorite de Sa Majesté, précédant son seigneur et maître, comme l'aurore aux teintes charmantes devance l'astre éclatant du jour. J'avoue que, pour mon compte, je trouvais l'aurore trop courte.

Qu'on se figure une grande femme de dix-huit ou vingt ans, à la peau teintée — artificiellement, je pense — d'une nuance adorable d'or pâle. Son costume se composait d'un *langouti* ou pagne de soie violette, roulé autour des hanches et commençant assez bas pour finir au-dessus du genou. Une écharpe légère, d'un pied de large, en crépon vert tendre, cachait le haut de la poitrine, et c'était tout. Les bras et les jambes, vigoureusement modelés, étaient chargés de plusieurs bracelets d'or de la grosseur du pouce ; au cou pendait quelque chose comme un médaillon de diamants. Le visage, très intelligent, avait un sourire vague, moitié d'embarras, moitié de coquetterie, mais, en somme, on voyait

que la jeune femme se croyait jolie et, de fait, il ne s'en fallait pas de beaucoup qu'elle ne le fût. Il eût suffi, pour cela, que les yeux noirs, brillants comme du jais, fussent un peu moins allongés vers les tempes, que le nez fût un peu moins Chinois, la bouche un peu plus Parisienne, les cheveux longs, au lieu d'être coupés en brosse. Mais combien de Parisiennes fort admirées eussent fait triste figure dans ce costume difficile à porter!

Cette superbe personne était chargée, conformément à l'étiquette, des ustensiles royaux (boîte à cigarettes, boîte à bétel, crachoir... etc...) qu'elle déposa sur une table et qui étaient d'or massif, garnis de diamants grossièrement taillés. Cette facile besogne accomplie, la belle disparut avec un salut gracieux, et je la laissai partir sans autre compliment que celui qu'elle lut, je pense, dans mes regards.

Presque aussitôt, Norodom parut.

C'est un petit homme de cinquante ans, au visage imberbe, bouffi, blafard. Le costume de général Européen qu'il aime à porter souligne encore les côtés disgracieux de sa personne. Sa physionomie est plutôt sournoise et dissimulée qu'intelligente. Il pense évidemment beaucoup de choses qu'il ne dit pas et, s'il devenait le plus fort pendant vingt quatre heures, je sais qu'on verrait des choses inattendues.

A l'entrée du roi, mon interprète qui n'avait pas bougé à l'aspect de la favorite (la femme n'existe pas pour les Orientaux) sembla vouloir enfoncer son visage entre les lames du parquet. Sa Majesté me tendit gracieusement la main, me fit asseoir, et m'offrit une cigarette d'un tabac mystérieusement aromatisé, roulé dans une paille de riz. Puis l'entretien commença.

Mon royal interlocuteur me demanda quel était mon âge, si j'appartenais à l'administration Française, et ma réponse négative sur ce dernier point parut singulièrement le mettre à son aise. Puis il m'interrogea sur mes voyages :

« Sire, lui répondis-je, je vais visiter des provinces qui furent jadis soumises aux prédécesseurs de Votre Majesté. Je veux voir, notamment, ces ruines d'Ang-Kor qui montrent ce que fut autrefois le pouvoir et la richesse du peuple Khmer.

— Ah! fit le roi avec un soupir; pauvre nation! elle est tombée bien bas aujourd'hui! »

Et comme je répondais, sans conviction, je l'avoue, que des jours meilleurs se lèveraient pour la race déchue :

« Non, dit-il, avec une résignation qui manquait un peu de grandeur. Je ne peux rien faire. Je suis condamné à l'inaction par bien des choses, surtout par le manque d'argent. Je n'ai pas d'argent, monsieur, et c'est bien triste, allez! »

Cette plainte, à laquelle je conserve sa forme naïve, avait quelque chose de si peu attendu dans la bouche d'un roi donnant audience à un

étranger, que je fus, j'en conviens, un peu embarrassé pour y répondre. Je crus plus facile de détourner la conversation et je demandai à Norodom s'il aimait la chasse et s'il avait beaucoup d'éléphants.

« Des éléphants! s'écria-t-il, revenant à son sujet de prédilection. Oui, sans doute, j'en ai. Mais ils ne sont pas à Phnum-Penh. Je les tiens au loin, dans des pâturages où ils ne coûtent rien à nourrir. Ici leur entretien me dépenserait trop d'argent, et je n'en ai pas! »

Décidément il y tenait. Je vis bientôt, d'ailleurs, qu'il fallait renoncer soit à intéresser mon royal interlocuteur, soit à tirer de lui quelque chose d'intéressant. Il sait — du moins j'en ai la conviction — que sa destinée est d'être le dernier roi du Cambodge... On serait terne et taciturne à moins.

Les hauts fonctionnaires Français de Saigon s'accordent habituellement à eux-mêmes — et à leurs femmes, quand ils en ont — le plaisir d'une présentation à la Cour de Phnum-Penh et, dernièrement encore, le roi ne manquait pas d'offrir à chacune de ses visiteuses une petite boîte en or, comme souvenir.

Mais, quelque temps avant mon passage, une de ces dames voyant Norodom se servir d'interprète pour la plus petite phrase, crut pouvoir dire à haute voix à l'agent du Protectorat, qui l'avait présentée :

« Ah! ça, j'espère bien que votre petit singe n'oubliera pas ma boîte. »

Mais l'audience s'acheva sans que le cadeau royal eût fait son apparition, et comme M. *** désireux d'être agréable à une compatriote, cherchait, avec des détours savants, à rafraîchir la mémoire du souverain :

« Oh! fit celui-ci en assez bon Français, petit singe n'a plus de boîte. »

Et voilà pourquoi, mesdames, si l'une de vous, allant à Phnum-Penh, veut rapporter un échantillon de l'or du pays, elle devra l'acheter chez un des nombreux orfèvres — tous Chinois — de la capitale du Cambodge.

III

Nouvelle promenade dans le palais du roi.
Une scène d'intérieur.

Le lendemain de mon audience solennelle, je pénétrais, en veste de touriste, cette fois, dans l'enceinte de la résidence Royale. Impossible d'imaginer une confusion semblable d'établissements différents, jetés, comme au hasard, les uns à côtés des autres.

Je visitai successivement : un atelier mécanique, avec ses forges, ses tours, ses machines à raboter; une remise contenant sept ou huit voitures qui ne roulaient jamais; la salle du trône,

ornée de lustres de Baccarat superbes; le hall des fêtes éclairé par des appareils électriques; une sorte de garde-meubles, pareil à un magasin d'accessoires de théâtre.

Au milieu d'une cour intérieure, un édifice d'aspect religieux, fait de bois, de cartonnage et de toiles, décoré d'une façon bizarre, grand comme une église de village, attira mon attention. C'était la chapelle funéraire, destinée à la crémation des corps de la famille royale. Le soir du même jour, je dinai dans une maison Européenne de Phnum-Penh, à côté de l'héritier présomptif de Norodom, un jeune prince de vingt ans intelligent, aimable, parlant fort passablement le Français. Nous avions causé beaucoup et l'Altesse Cambodgienne m'avait promis sa visite à Paris pour cette année. Hélas! quelques mois après on brûlait son cadavre dans la sinistre pagode. Mais il reste à son père plus de quarante rejetons des deux sexes. Si la couronne échappe à la dynastie régnante, ce ne sera pas faute d'héritiers.

En m'avancant toujours dans l'intérieur de la résidence royale, j'étais arrivé au pied d'un pavillon dont le belvédère dominait la plupart des constructions voisines.

« N'allons pas plus loin, me dit le Français qui m'accompagnait. Ce serait imprudent et surtout ce serait indiscret. Mais montons là haut. Nous dominerons l'intérieur du harem. »

Ce n'était peut être pas beaucoup plus discret, d'autant que mon guide étant un des familiers du palais, on nous laissait aller et venir sans faire attention à nous. Ma foi! la curiosité l'emporta. Que celle d'entre vous, mesdames, qui n'en eût pas fait autant me jette la première pierre.

Le pavillon était désert et toutes les portes ouvertes, depuis des mois sans doute. Au rez-de-chaussée, nous traversâmes une salle à manger tout installée, avec ses meubles, son lustre, ses pièces d'argenterie — ou de ruolz — étalées dans les vitrines. Norodom s'était amusé à bâtir cette *petite-maison*. Il y avait diné une fois, puis il s'en était dégoûté. Personne n'y avait remis les pieds depuis.

Un escalier tournant nous conduisit sur la plate forme du belvédère. Sous nos pieds s'étendait un espace planté de palmiers, de bananiers, d'orangers tellement touffus, que nous devinions seulement par les cris et les éclats de rire la présence des femmes et des enfants qui s'ébattaient matinalement sous leur ombrage.

De distance en distance, une construction semblable à ces maisons de campagne pour rire qu'on voit à Asnières, émergeait du sein de la verdure. Chacune des « grandes femmes », c'est-à-dire des épouses en titre occupe une de ces demeures. A une trentaine de mètres de nous, mon compagnon me fit voir une maison plus grande mais beaucoup moins élégante que les autres.

« C'est là, me dit-il, que sont les appartements privés de Sa Majesté. »

Au même moment, la porte s'ouvrit, et l'élégante personne que j'avais admirée la veille, parut sur le seuil.

A peu près dans le même costume où je l'avais vue, la jeune femme appuyait négligemment sur son épaule potelée le manche d'un parasol beaucoup trop Parisien.

Ses petits pieds nus foulaient nonchalamment le sable fin de l'allée et son bras droit, qu'on eût dit sculpté dans de l'onix, se balançait avec une grâce tout Orientale.

La favorite était suivie d'une dizaine d'esclaves qui cheminaient à la file, avec des chuchotements et des espiègleries de pensionnaires. Elle fit, dans le parc, deux ou trois cents pas à peine, puis je la vis disparaître dans un pavillon, le sien sans doute, après avoir, d'un geste gracieux, congédié ses suivantes.

IV

Départ du Phnum-Penh. — Arrêt forcé. — Le grand Lac. — Station de Bac-Préa — Transbordement.

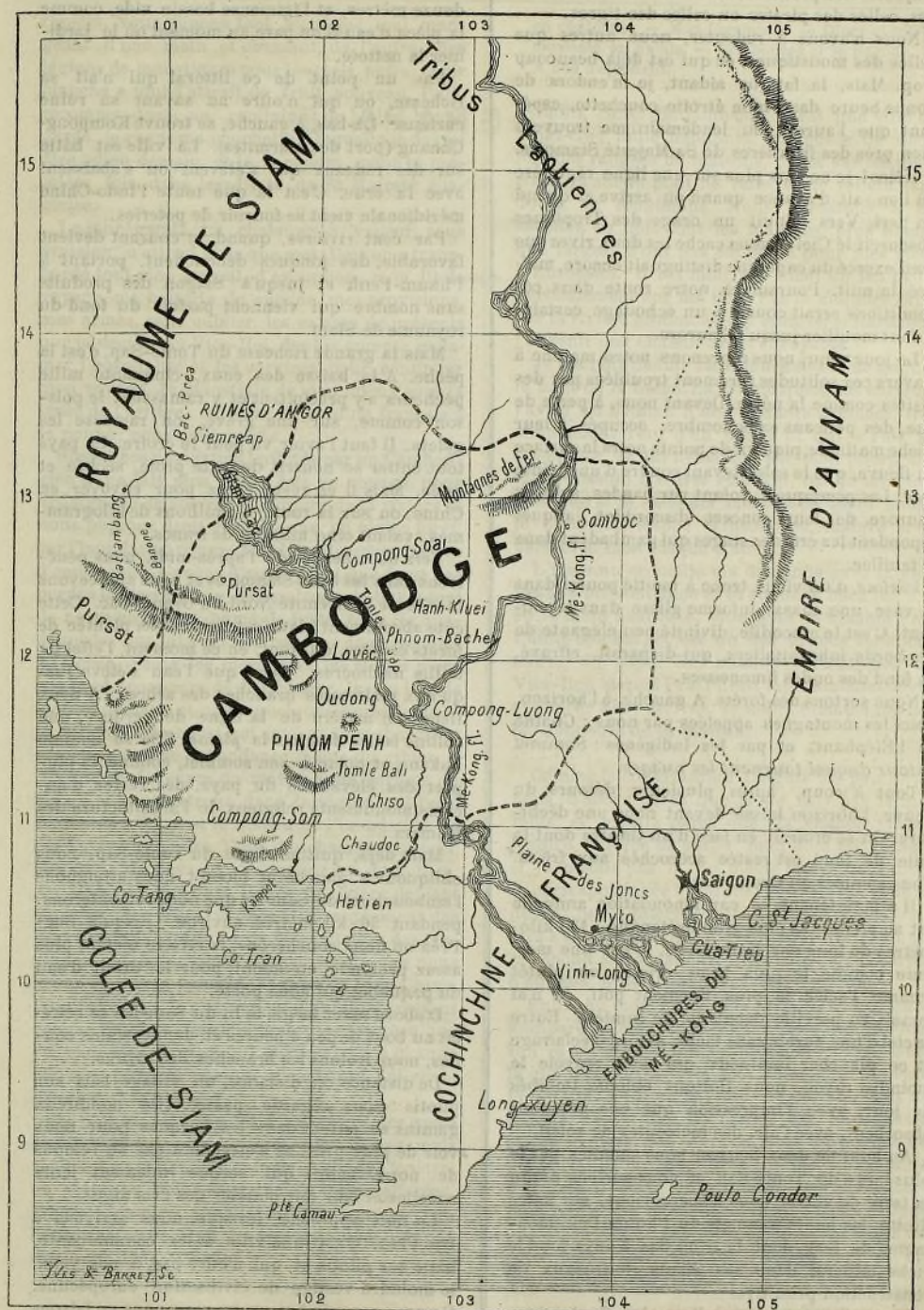
Le moment est venu de continuer, vers le Nord, ce voyage qui va nous offrir, à partir de Phnum-Penh, un peu de l'imprévu, des émotions et, qui sait? des dangers d'une exploration véritable.

Jusqu'à la capitale du Cambodge, j'étais un passager ordinaire n'ayant à m'occuper ni de mon transport, ni de ma nourriture, ni de mon logement. Désormais, il ne faudra plus compter que sur moi.

Aussi je pars sur un véritable steamer qui me servira de quartier général durant mes excursions. J'y ai un appartement confortable, une cuisine, un chef Chinois, du vin, des conserves et même — sybarisme raffiné! — une machine à faire de la glace.

Quand les cours d'eau deviendront trop peu profonds pour mon paquebot, une chaloupe à vapeur à laquelle nous donnons la remorque me recevra sous son tendelet. Quand il faudra faire route par terre... je m'en tirerai comme je pourrai. Dieu merci! ces occasions seront rares.

Je quitte Phnum-Penh dans la soirée, par la branche supérieure de gauche de l'X des Quatre-Bras. Pendant deux heures, les rives déroulent leur bordure de grands arbres, abritant à chaque pas des cases indigènes qui semblent ne former qu'un seul village de plusieurs lieues de long. C'est à peine si la nuit tombante nous permet d'apercevoir Oudong, l'ancienne capitale, et ses quatre collines, où s'élèvent de nombreuses pagodes et les constructions de la résidence de la Reine-Mère. Bientôt les ténèbres s'épaississent. Dans chaque case s'allume la lampe qui brûlera jusqu'au jour, selon l'usage d'un pays où il faut



CARTES DE L'ITINÉRAIRE SUIVI PAR M. LE COMTE DE TINSEAU

toujours être prêt à recevoir les visites nocturnes, celles des pirates ou celles des tigres.

Nous n'avons à redouter, nous autres que celles des moustiques, ce qui est déjà beaucoup trop. Mais, la fatigue aidant, je m'endors de bonne heure dans mon étroite couchette, espérant que l'aurore du lendemain me trouvera bien près des frontières de Sa Majesté Siamoise.

Hélas ! je ne suis plus sur une ligne régulière où l'on sait d'avance quand on arrive et quand on part. Vers minuit un orage des Tropiques obscurcit le Ciel et nous cache les deux rives que l'œil exercé du capitaine distinguait encore, malgré la nuit. Poursuivre notre route dans ces conditions serait courir à un échouage certain. Il faut mouiller jusqu'à l'aurore.

Le jour venu, nous reprenons notre marche à travers ces solitudes rarement troublées par des visites comme la nôtre. Devant nous, à perte de vue, des pélicans sans nombre, occupés à leur pêche matinale, piquent de points noirs la surface du fleuve, que le soleil levant couvre d'une teinte rose. Les perroquets, volant par bandes, saluent l'aurore de leur concert discordant, auquel répondent les cris des singes qui gambadent dans la feuillée.

Parfois, d'un vieux tronc à moitié pourri dans la vase, une masse informe glisse dans le courant. C'est le crocodile, divinité peu élégante de ces bords inhospitaliers, qui disparaît, effrayé, au fond des ondes limoneuses.

Nous sortons des forêts. A gauche, à l'horizon, voici les montagnes appelées par nous : Chaîne de l'Éléphant, et par les Indigènes : *Sommet autour duquel tournent les nuages*.

Tout à coup, après plusieurs détours du fleuve, l'horizon laisse devant nous une déchirure. On se croirait en face d'un théâtre dont la toile de fond est restée accrochée aux frises. Nous sommes au Grand Lac.

Il a maintenant — car l'inondation annuelle est au plein — sa plus grande étendue : 130 kilomètres de long sur 25 de large. C'est une mer, unie comme le plus beau cristal ou plutôt comme l'acier le plus finement poli. Je n'ai jamais vu pareille débauche de lumière. Entre ce ciel d'une pureté sans tache, saturé d'éclairage et ce plancher lumineux qui nous renvoie le moindre rayon, nous flottons éblouis, imbibés de jour, avec l'impression que nos poumons absorbent, avec l'air, des molécules de soleil.

Au bout de deux heures, nous sommes par le plus large du Tonlé-Sap et nous aurions perdu la terre de vue si nous n'apercevions, sur notre droite, les hauts sommets du Phnum-Dek (montagne de fer), dont la tribu des Kouys fond le riche minéral dans ses hauts fourneaux de construction primitive.

Le capitaine nous explique les fluctuations périodiques du Grand Lac. Si nous repassions ici, dans six mois, à l'époque des basses eaux,

nous trouverions la nappe liquide baissée de douze mètres, et l'immense bassin vide, comme la pièce d'eau d'un parc au moment où le jardinier la nettoie.

Pas un point de ce littoral qui n'ait sa richesse, ou qui n'offre au savant sa ruine curieuse. Là-bas, à gauche, se trouve Kompong-Chhang (port des marmites). La ville est bâtie sur des radeaux qui s'élèvent ou s'abaissent avec la crue. C'est là que toute l'Indo-Chine méridionale vient se fournir de poteries.

Par cent rivières, quand le courant devient favorable, des jonques débouchent, portant à Phnum-Penh et jusqu'à Saïgon des produits sans nombre qui viennent parfois du fond du royaume de Siam.

Mais la grande richesse du Tonlé-Sap, c'est la pêche. A la baisse des eaux, cinquante mille pêcheurs s'y précipitent et y ramassent le poisson comme, sur une grève, on ramasse les galets. Il faut l'avoir vu pour le croire. Le pays tout entier se nourrit de cette proie, séchée et salée. Mais il en reste assez pour envoyer en Chine, ou sur la route, 15 millions de kilogrammes, valant cinq millions de francs.

Vers deux heures de l'après-midi, nous pénétrons dans les eaux Siamoises et nous apercevons la côte de l'extrémité Nord du Grand Lac. Cette côte absolument plate, est, en réalité, plantée de forêts élevées, qui font, en ce moment, l'effet de taillis médiocres, parce que l'eau s'élève jusqu'aux maîtresses branches des arbres. A deux lieues en arrière de la ligne de verdure, une colline isolée domine la plaine. Elle se nomme Bakeng et porte à son sommet, comme la plupart des élévations du pays, des restes d'anciens monuments religieux de l'architecture des Khmers.

Mais déjà, quittant l'axe du Tonlé-Sap, nous obliquons à gauche et bientôt nous atteignons l'embouchure du Sam-Ké que nous remonterons, pendant 50 kilomètres environ, jusqu'à Bac-Préa où nous coucherons, la rivière n'étant plus assez profonde, en amont, pour le tirant d'eau du paquebot qui nous porte.

D'abord assez large, le lit du Sam-Ké se rétrécit au bout de peu d'heures et, dans certains coudes, nous frôlons les branches des arbres.

De distance en distance, un village bâti sur pilotis nous regarde passer. De nombreux gamins se jettent dans les barques pour nous voir de plus près, ne s'attendant pas au remous de notre hélice qui secoue rudement leurs nacelles et leur fait pousser des cris aigus.

La nuit approche, lorsque nous arrivons à Bac-Préa. C'est une ville assez commerçante, bâtie sur pilotis et qui n'offre pas, à nos yeux, le moindre vestige de civilisation européenne. On nous regarde beaucoup, mais nous ne faisons rien pour encourager la curiosité des indigènes, nous souciant peu de recevoir des visites inté-

ressées. Nous dinons tant bien que mal, mangeant d'une main et chassant, de l'autre, des légions de moustiques pour lesquels notre chair blanche a tout l'attrait du fruit nouveau. Puis, recommandant au capitaine de faire bonne garde, je gagne ma couchette à laquelle je devrai dire adieu demain, et je m'endors, pour la première fois, dans les États de Sa Majesté Siamoise.

Le jour paraît. La chaloupe à vapeur, sous pression, n'attend plus que moi. Déjà on a transbordé tout mon attirail d'excursion, mon lit de voyage, ma batterie de cuisine, mes provisions, mes armes, sans oublier les caisses de présents que je destine au Vice-Roi, dont je compte réclamer l'hospitalité et les services pour continuer mon voyage. Je m'installe de mon mieux sous la tente de l'arrière; on hisse le pavillon français à la poupe; nous voilà partis.

Singulière navigation! pilotés par un Cambodgien qui a fait plus d'une fois ce voyage, nous dédaignons de suivre les détours de la rivière et nous piquons droit devant nous, en pleine forêt, car l'inondation couvre le sol de plusieurs mètres d'eau et nous n'avons d'autre souci que de ne pas perdre la direction de Battambang, le but actuel de notre voyage. Comme de juste, tous les quadrupèdes ont fui vers des cantons inaccessibles à la crue. Seuls les oiseaux et les singes n'ont pas jugé nécessaire de déménager. Je n'ai jamais vu tant de bêtes et, après quelques coups de fusil, je renonce à un sport qui devient sans charme et sans mérite, par l'abondance même du gibier.

Vers neuf heures du matin, nous sortons du fourré et nous entrons dans la région cultivée. La plaine s'élève et le niveau de l'inondation ne peut plus l'atteindre. Voici des champs labourés, des cases de paysans, des troupeaux de buffles. Au bout de quelques lieues, la rivière devient superbe. Ses rives bordées pittoresquement des plus beaux échantillons de la végétation des tropiques ont enfin cette couleur locale que nous avons rarement trouvée jusqu'ici en Indo-Chine. Depuis Ceylan, je n'ai rien vu d'aussi intéressant comme paysage; j'oublie toutes les fatigues que j'ai endurées et celles qui m'attendent. A chaque nouveau point de vue qui m'enchant, j'ai envie de crier : bravo!

De plus en plus, sur les deux berges, les cases se rapprochent, plus propres, plus vastes, mais toujours grouillantes d'enfants. A chaque fenêtre, on voit une demi-douzaine de têtes effarées. D'autres gamins remplissent des barques, ou barbotent dans l'eau. La population ne doit pas diminuer dans ce pays!

V

Arrivée à Battambang. — Mon ami Pra-Phinit-Sombat. — Le vice-roi et sa famille. — Je le promène

en chaloupe. — Mon logement. — Dîner et soirée musicale au palais. — Les bonzes et la pagode. — A dos d'éléphant.

Enfin, voici Battambang! C'est une ville de vingt-cinq mille habitants, composée de deux longues rangées de maisons, bâties sur les deux rives qu'aucun pont ne relie, et ne reliera sans doute de longtemps. Nous accostons à un escalier en bois dont les marches, plus hautes que larges, n'ont pas été faites pour mes pieds d'Européen. Il est midi. Un soleil de feu brille verticalement sur ma tête. Pas la moindre brise sur la rivière profondément encaissée. Rarement j'ai senti une chaleur aussi effroyable.

Je me hâte de fuir cette fournaise et de gagner le haut de la berge. Là, parmi quelques curieux, j'aise un homme d'une soixante d'années, très simplement vêtu d'un pagne et qui a l'air de *quelqu'un*. Je lui demande, par mon interprète, la permission d'entrer chez lui, car je sens fort bien que si je reste dix minutes en plein soleil, je tomberai frappé d'insolation, malgré mon parasol et mon casque d'albès.

L'inconnu accueille ma demande avec la plus grande bienveillance et m'emmène chez lui. J'ai eu la main heureuse. Mon hôte se nomme Pra-Phinit-Sombat, et est un des grands fonctionnaires du pays. En attendant l'audience du Vice-Roi, auquel Pra-Phinit fait immédiatement annoncer mon arrivée, le noble Siamois me fait les honneurs de sa maison.

Comme la conversation languit un peu entre nous, d'abord parce que je ne sais pas le Siamois, et ensuite parce que la chaleur m'ôte jusqu'à la force de parler, mon hôte fait comme si je n'étais pas là. En même temps qu'il dicte sa correspondance à son chef de cabinet à genoux devant lui, il interpelle des hommes et des femmes à son service qui partent pour les champs, et répond à des visiteurs qui viennent lui parler d'affaires, prosternés devant son fauteuil.

Enfin, au moment où une certaine somnolence s'empare de moi, on vient annoncer que le Vice-Roi va venir chez son subordonné, et que c'est là que je lui présenterai mes hommages. A peine Pra-Phinit a-t-il eu le temps de faire un bout de toilette, c'est-à-dire de mettre des chaussettes et des souliers, que je vois arriver un homme de petite taille, un peu gros, d'une soixantaine d'années. Il porte un pagne de soie, des escarpins vernis, des chaussettes de soie bleue — dont une à l'envers (signe de cadeau) — un tricot de coton blanc, une jaquette d'alpaga noir et un képi galonné à profusion.

LÉON DE TINSEAU.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

LE DOCTEUR CHABOT

PAR M. ERNEST LIONNET

Prix : 2 fr.; franco, 2 fr. 50 cent.

Le docteur Chabot est un original qui cache sa fortune, son titre nobiliaire, et qui ne laisse voir que sa bonté et sa charité dont il prodigue les dons aux pauvres, aux enfants, choisissant toujours les plus misérables et les plus abandonnés. L'amour le surprend au milieu des préoccupations de sa charité, il aime une jeune fille distinguée d'esprit et de cœur, mais qui est pauvre et qui craint de n'être aimée et recherchée que par compassion ce serait un cas rare. Le docteur la détrompe peu à peu; elle l'aime, elle l'épouse et le joli roman finit comme un conte de fée. (Euvre d'une plume spirituelle et chrétienne, ce charmant récit plaira à nos lectrices, rien de plus pur ne pourrait leur être offert. M. B.

PETIT TRAITE D'INSTRUCTION

MORALE ET CIVIQUE

*Leçons et Récits, Cours élémentaire et moyen*Rédigé par questions et réponses,
d'après les Programmes officiels, par

M. J. PÉGAT, AVOCAT

Un volume cartonné, 90 centimes : franco, 1 fr. 10.

Nous signalons cet excellent petit ouvrage aux mères de famille; elles peuvent le mettre aux mains de leurs fils avec une entière confiance. Il est divisé en trois parties distinctes : — *Devoirs relatifs à l'âme.* — *Devoirs relatifs au corps.* — *Devoirs relatifs aux biens et aux étres qui nous entourent.* Les questions philosophiques qui ne peuvent demeurer étrangères à personne : l'âme, la conscience, le devoir, les vices, les défauts, les qualités naturelles et acquises, sont analysées avec une précision et une clarté qui rendent la vérité compréhensible aux esprits les moins pénétrants; des exemples, très bien choisis, accompagnent chacun de ces petits traités; ainsi, les dangers de la colère sont démontrés par l'exemple d'Alexandre et de Clitus; l'horreur de la vengeance par Cambyse, égor-

geant les enfants de Psammenit; la beauté du courage par des traits du jeune chevalier de Boufflers, dont on cite une lettre charmante; des vers très heureusement choisis ajoutent leur agrément à ces leçons sérieuses, mais si courtes, si faciles! et le livre renferme tout à la fois pour l'enfant une leçon très bien faite et une lecture agréable. Un questionnaire permet à la mère ou au professeur de s'assurer si l'élève a compris. M. B.

LETTRES DE M. GUIZOT

A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Recueillies par

MADAME DE WITT, SA FILLE

Un volume, 3 fr. 50 : franco, 4 fr. 25.

Le Guizot de l'histoire contemporaine nous est connu; nous savons son caractère fier, inflexible, qu'aucun dédain ne pouvait atteindre, qu'aucun revers ne pouvait faire plier, sa droiture, son désintéressement et les admirables qualités de son intelligence; ses *Lettres* révèlent son cœur et la profondeur de ses affections, et après les avoir lues, on peut se dire: un tel homme fait honneur à l'espèce humaine. C'était un caractère, ce qui est rare, et c'était une âme, ce qui devient rare aussi; les doctrines positivistes qui règnent étouffent l'âme, avant que de la perdre pour jamais. Chez M. Guizot, les tendres affections de famille, de belles et solides amitiés ont rempli l'intérieur de la vie, pendant que l'extérieur était tout livré à l'étude et aux affaires; sa mère fut son premier amour, cette mère veuve qui l'avait élevé avec tant de soin et qui avait trempé son caractère dans les sentiments et les principes d'un autre âge. Il lui écrivait en 1810 cette belle lettre que nous citons ici :

« Tu ne sais pas comme je t'aime; je te le dis
« bien peu et en général je te parle peu de mes
« sentiments, cela me désole quand je crois voir
« que tu n'y comptes pas comme je le voudrais;
« mais sois sûre que tu es nécessaire à ma vie,
« que je pense continuellement à toi, que je serai

» toujours pour toi tout ce que peut être le fils
 » le plus tendre, et que j'espère que ma vie en-
 » tière ne sera pour toi qu'une source de plaisirs;
 » non que je la croie à l'abri des peines et que
 » je n'en prévoie aucune pour toi; je sais trop
 » combien il est aisé de souffrir, et combien cela
 » dure, mais nous apprendrons tous les jours
 » davantage que les peines sont incartables,
 » que nous ne sommes pas placés ici pour être
 » heureux et qu'en nous résignant à notre desti-
 » nation, nous trouvons en nous d'inépuisables
 » forces. Nous nous aimerons toujours, un jour
 » nous vivrons ensemble; abandonnons le reste
 » à la Providence; en attendant, je ne puis dire
 » combien toutes les peines, tous les ennuis qui
 » t'obsèdent me désolent. Qu'il y a de maux dans
 » la vie, et qu'on trouve peu d'endroits où se
 » reposer! On a des peines personnelles; après
 » de longs efforts, on s'en détache un peu, on
 » s'oublie, on vit dans les autres, et là encore on
 » ne rencontre que peines, chagrins passés, pré-
 » sents, à venir. Si je pouvais du moins te donner
 » quelques bons moments! »

Il lui assura, en effet, ces bons moments pro-
 mis, ils passèrent leur vie ensemble, elle éleva
 ses petites filles, orphelines de mère. Sophie-
 Elisabeth Bonicel mourut dans la maison de son
 fils illustre et chéri. Je la crois voir encore (a
 écrit Sainte-Beuve, page 96 du tome IX des
Nouveaux Lundis), et qui peut l'avoir oubliée
 de ceux qui ont eu l'honneur de la voir une seule
 fois, je la crois voir encore en ce salon du minis-
 tère où elle ne faisait que passer et où elle
 représentait la foi, la simplicité, les vertus...

M. Guizot avait épousé, très jeune encore,
 mademoiselle Pauline de Meulan, bien digne de
 lui par l'élévation de son intelligence, mais cette
 union bien assortie ne dura point; madame
 Guizot fut enlevée à son mari et à son fils, elle
 désigna une de ses parentes à l'affection de son
 mari; il lui obéit et il trouva dans mademoiselle
 Elisa Dillon une femme incomparable, dont il
 fut aimé profondément. Jugeons-en par ces
 passages d'une lettre de M. Guizot à un de ses
 amis, après la mort trop prompte de cette chère
 compagne :

« Vous m'avez engagé à vous parler de mon
 » Elisa et je ne l'ai pas fait; j'ai pour les paroles,
 » quand elles prétendent aller jusque-là, un
 » mépris inexprimable; elles sont toujours si
 » faibles, si froides, si courtes, si grossières!
 » Mais quelques jours, dans bien longtemps,
 » quand nous nous serons longtemps connus,
 » pour me satisfaire moi-même peut-être, vous
 » montrerez-je quelques-uns des témoignages
 » qui me restent de ce qu'elle était hors moi, de
 » ce que j'étais hors elle, et vous me direz si ce
 » n'est pas là l'état normal, l'état vraiment selon
 » la loi de Dieu et la destinée de l'homme. Quand
 » elle m'a quitté, j'ai trouvé transcrit sur son
 » portefeuille favori, ce passage de madame de

» Staël : « S'il est dans l'univers deux êtres qu'un
 » sentiment parfait réunisse et que le mariage
 » ait liés l'un à l'autre, que tous les jours, à
 » genoux, ils bénissent l'Etre suprême; qu'ils
 » voient à leurs pieds l'univers et ses grandeurs;
 » qu'ils s'inquiètent même d'un bonheur qu'il a
 » fallu tant de chances diverses pour assurer,
 » d'un bonheur qui les place à une si grande
 » distance du reste des hommes.

» Oui, qu'ils s'effrayent d'un tel sort; peut être,
 » pour qu'il ne fût pas trop supérieur au nôtre,
 » ont-ils déjà reçu tout le bonheur que nous
 » espérons dans l'autre vie; peut être que, pour
 » eux, il n'est pas d'immortalité. » Ces paroles
 » l'avaient frappée; elle avait pris plaisir à les
 » copier; et pourtant, qu'elles sont loin de ce
 » qu'elle m'écrivait elle-même un jour : « Mon
 » bien-aimé, je puis à peine croire à mon bonheur;
 » je me surprends sans cesse à m'étonner de
 » l'immense part qui m'en a été donnée; les jours
 » derniers, en lisant *Delphine* et ces hymnes de
 » madame Staël en l'honneur du bonheur, le
 » premier, le seul, l'amour dans le mariage, je
 » tressaille en me disant : ce bonheur c'est le
 » mien ! Et je vis, je vois, j'agis comme tout le
 » monde. Et j'ai l'air d'une personne à qui rien
 » d'extraordinaire n'est arrivé ! Et cependant
 » ces fortunes inouïes, qui saisissent l'imagina-
 » tion des hommes, sont moins grandes, moins
 » complètes, moins enivrantes que la mienne.
 » Oh ! qu'il est doux de s'endormir en songeant
 » qu'on est heureux, et de se réveiller pour y
 » songer de nouveau ! de mener la plus char-
 » mante vie possible et de hâter de son impatience
 » la marche du temps, sûre que chaque jour il
 » vous amènera mieux encore ! Ame de ma vie,
 » quelquefois, au milieu de cet enchantement,
 » un frisson me saisit; un tel bonheur est-il de
 » ce monde ! et s'il y paraît, ne passera-t-il pas
 » comme l'éclair !.... Mais bientôt je me rassure;
 » non, ce n'est pas pour un jour que deux cré-
 » atures s'aiment et s'unissent comme nous nous
 » aimons, comme nous sommes unis; je relis la
 » ravissante expression de ta tendresse; non, ce
 » n'est pas à une créature d'un jour qu'elles
 » s'adressent; l'éternité est là comme le paradis. »

On n'a rien écrit de plus touchant sur l'amour
 conjugal, non, pas même Alexandrine de la Ferro-
 nays dont l'expression, si j'ose le dire, est parfois
 un peu légère, un peu enfantine.

Madame Guizot fut pleurée comme elle devait
 l'être : le travail et l'amour paternel consolèrent
 seuls celui qu'elle avait laissé sur la terre.

La lecture de ces lettres est saine; elles donnent
 le goût du devoir, le goût de la famille et de ses
 purs attachements. Elles sont instructives, inté-
 ressantes, et souvent charmantes; je citerai par-
 ticulièrement les lettres, écrites dans les derniè-
 res années de la vie de M. Guizot, et dans les-
 quelles il parle de ses petits-enfants. Que de
 tendresse sous cette mâle fermeté! M. B.

A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

Les Pastoureaux.



Les soulèvements de paysans sont désignés sous le nom de *Pastoureaux* (en latin *Pastorellus*, diminutif de *pastor*, pasteur, pâtre) : le premier eut lieu sous Philippe-Auguste, en 1214; le deuxième sous saint Louis en 1251; le troisième sous Philippe-le-Long, en 1320.

C'est pendant que la noblesse et la bourgeoisie de France remportaient la victoire de Bouvines que des milliers de paysans du centre se soulevèrent au nom d'une religion nouvelle : ils parcoururent tout le Berry en proclamant l'égalité universelle qui allait être fondée par l'avènement du Saint-Esprit. Pour préluder à cette égalité prochaine, ils forçaient et pillaient les châteaux, les monastères. La noblesse courut aux armes, et les champions du Saint-Esprit furent écrasés. Les villes étaient restées neutres dans cette révolte de paysans.

La deuxième insurrection, de beaucoup la plus considérable, eut lieu pendant la captivité de Louis IX en Égypte, à la voix d'un certain Hongrois nommé Job ou Jacob, « vieillard à grande barbe, au visage maigre, disent les chroniqueurs, qui parlait avec une égale facilité le latin, le français, l'allemand, et qui se mit à crier çà et là par les campagnes, prêchant sans l'autorisation du pape ni le patronage d'aucun prélat, et assurant que la bienheureuse Marie, mère du Seigneur, lui était apparue entourée d'une troupe d'anges, et lui avait donné mission d'assembler les pasteurs de brebis et d'autres animaux. Le ciel, disait-il, accorde à l'humble simplicité des Pastoureaux ce qu'il a refusé à l'orgueil des chevaliers, à savoir de délivrer la Terre-Sainte, et de venger le bon roi Louis des infidèles. »

Les pâtres, les plus simples du peuple, obéissant à sa voix, laissaient là leurs troupeaux et leur travail, sans consulter ni parents ni maîtres, sans songer à leurs moyens de subsistance, et ainsi « ils se multiplièrent merveilleusement jusqu'au nombre de cent mille et plus.

» Or le susdit vaurien, continue Matthieu Paris, et tous ceux qui le suivaient, avaient pris la croix. Et il y avait beaucoup d'hommes qui leur prêtoient faveur et secours, en disant que

Dieu faisoit souvent choix des faibles de ce monde pour confondre les forts... Ils prirent des étendards militaires, et sur le drapeau de leur chef était figuré un agneau portant bannière : l'agneau en signe d'humilité et d'obéissance, la bannière avec la croix en signe de victoire.

» De toutes parts accouroient, pour se joindre à eux, des voleurs, des exilés, des fugitifs, des excommuniés, tous gens que les Français ont pour coutume d'appeler vulgairement *ribauds*; en sorte qu'ils formèrent une armée très nombreuse, qui avoit déjà cinq cents étendards pareils à la bannière de leur maître et de leur chef. Ils portoient des glaives, des haches à deux tranchants, des javalots, des poignards et des couteaux, et paraissent plus adonnés au culte de Mars qu'à celui du Christ. »

La reine Blanche, qui les croyait envoyés par le Seigneur, avait d'abord honoré leur chef qui lui avait dit s'appeler le *Maître de Hongrie*. Mais « la folie les gagna » : ils célébrèrent des mariages illicites, ils firent des prédications dans les églises en « s'écartant énormément des articles de la foi chrétienne » ; ils attaquaient les ordres religieux, — et le peuple, en haine du clergé, applaudissait à toutes leurs invectives. Ils finirent par dévaster les églises et les châteaux, et par massacrer les prêtres et les clercs. Orléans, Bourges, Paris, Amiens furent les principaux théâtres des extravagances du *Maître* et des fureurs de ses bandes armées.

Quand ces désordres furent connus de la reine Blanche, elle dit modestement : « J'espérois que ces gens-là recouvreroient toute la Terre-Sainte en simplicité et en sainteté ; mais puisque ce sont des imposteurs, qu'ils soient excommuniés, pourchassés et détruits. »

Ainsi fut fait : les meneurs des Pastoureaux furent tués ou pendus, le cadavre du *Maître de Hongrie* fut jeté aux chiens, et « le commun peuple fut obligé de s'en retourner pauvre et mendiant.

» Cependant un grand nombre de ceux qui avoient suivi ces imposteurs, sachant qu'ils avoient été séduits, et reconnaissant leur propre misère, déposèrent, d'après la pénitence qui leur en avoit été infligée, les croix qu'ils avoient reçues des mains de ces traîtres, les reprirent de nouveau des mains d'hommes recommandables, et accomplirent en bon ordre leur pèle-

rinage. Ils passèrent en la Terre-Sainte et se joignirent à la compagnie du roi de France, après la délivrance de ce dernier. Or ils assurèrent que leurs maîtres leur avoient promis qu'ils délivreraient le roi de France, et que c'étoit pour cela qu'ils s'étoient tous croisés à l'envi. »

Et Matthieu Paris ajoute en terminant : « Les hommes graves et discrets, ainsi que les prélats recommandables par leur sagesse, disoient que, dans le temps de Mahomet, jamais aucun fléau plus redoutable n'avoit menacé l'église du Christ, surtout quand la foi commençoit à vaciller dans le royaume de France, à cause de l'infortune qui étoit arrivée au roi de France. »

On s'est demandé, on se demandera longtemps encore quel étoit cet homme mystérieux, ce *Maître de Hongrie* si enthousiaste et si puissant. Matthieu Paris n'est pas éloigné de retrouver en lui le même homme qui, trente sept ans auparavant, avait fasciné tant de milliers d'enfants. « Il usait, » dit-il en parlant de son influence sur les Pastoureaux, « il usait du même genre de maléfice dont il s'étoit servi jadis en France, alors qu'il étoit encore imberbe et dans l'adolescence, et qu'il avoit infatué, environ quarante ans auparavant, tout le populaire de France, entraînant avec lui une immense multitude d'enfants, qui le suivoient aussi pas à pas en chantant : et ces enfants, ce qu'il y avoit d'étonnant, ne pouvoient être arrêtés ni par les serrures ou les barrières, ni par les défenses de leurs pères et mères, ni par les caresses ou les présents (1). » D'autres disaient que le *Maître de Hongrie* étoit un apostat de l'ordre de Cîteaux, qui avait renié Jésus-Christ dès sa jeunesse, « et puisé les pernicieuses pratiques de la magie au puits empesté de Tolède, » (parmi les Arabes et les Juifs de cette ville) ; d'autres encore, que c'étoit peut-être quelque adepte des hérésies qui venaient d'être exterminées par l'Eglise romaine, un Vaudois ou un Albigeois. Selon M. Henri Martin, il ne serait pas impossible, bien que cela soit moins vraisemblable, de voir chez cet homme venu de Hongrie, un manichéen, un Bulgare de génie,

(1) On a évalué à quatre-vingt dix mille le nombre des enfants qui, dans cet étrange affolement, s'attroupèrent ainsi pour « aller recouvrer la croix du Seigneur. » La plupart, sur l'ordre du roi, furent reconduits chez leurs parents ; d'autres, qui persistèrent, périrent de misère et de fatigue sur les chemins ; quelques milliers enfin arrivèrent à Marseille où ils s'entassèrent sur sept grands navires qui presque tous firent naufrage. Ceux qui ne périrent point furent menés dans des ports musulmans, et les malheureux enfants furent vendus aux infidèles.

Cette explosion religieuse (1213) la plus étrange de celles qui se sont produites au moyen âge, est désignée dans l'histoire de France sous le nom de *Croisade des enfants*. (V. ce mot.)

qui aurait tenté de venger ses frères en soulevant le peuple contre le clergé.

La troisième levée de paysans eut aussi pour prétexte la conquête de la terre sainte. « En cette année (1320), dit le continuateur de la chronique de Guillaume de Nangis, une sorte de tourbillon impétueux, de tempête d'hommes se déchaîna d'une manière soudaine et inattendue dans le royaume de France. Des bergers et des hommes simples, agglomérés en grand nombre, se formèrent en corps d'armée, disant qu'ils vouloient franchir les mers pour combattre les ennemis de la foi, et affirmant que par eux seuls seroit conquise la Terre Sainte. Ils étoient soulevés par des *truffeurs* (trompeurs), à savoir un prêtre qui avoit été dépouillé de son église à cause de ses méfaits, et un moine apostat de l'ordre de Saint-Benoit. Ces deux hommes avoient tellement égaré leurs simples auditeurs, que ceux-ci, jusqu'aux enfants de seize ans que leurs parents s'efforçoient en vain de retenir, accouroient pêle-mêle à leur suite, sans argent, avec une besace et un bâton, de sorte qu'il se forma une immense multitude. Pour toute raison et pour toute équité, ils n'en appeloient qu'à leur volonté et leur puissance ; de sorte que si un magistrat vouloit en punir quelques-uns, comme le méritoit leur malice, ils opposoient une forte résistance. Y en avoit-il d'emprisonnés, les autres forçoient la prison pour les en tirer. Ayant ainsi pénétré dans le Châtelet de Paris, ils précipitèrent du haut de l'escalier le prévôt qui leur résistait, et mirent en liberté ceux des leurs qui avoient été incarcérés. Puis ils allèrent se ranger en bataille dans le pré de Saint-Germain appelé le Pré-aux-Clercs. Loïn d'oser les attaquer, on les laissa librement partir.

Dès lors, ne pensant plus trouver de résistance nulle part, ils se dirigèrent, plus ardents que jamais, sur l'Aquitaine, tuant de tous côtés tous les juifs qu'ils trouvoient et pillant leurs biens. Une forteresse du roi de France, dans laquelle des juifs épouvantés s'étaient de toutes parts réfugiés, fut assiégée par eux. Ces juifs, de leur côté, se défendirent avec courage et même avec féroce, lançant sur leurs ennemis des traits et des pierres en quantité innombrable et leurs propres enfants, lorsque les traits leur manquaient. Néanmoins, le siège ne cessa pas, et les pastoureaux, mettant le feu à la porte du château, réduisirent les juifs à périr dans la fumée et dans les flammes. Ceux-ci, voyant qu'ils ne pouvoient échapper, et aimant mieux se tuer eux-mêmes que de mourir de la main des chrétiens, chargèrent un d'entre eux, celui qui leur parut le plus courageux et le plus fort, de les égorger tous. Il les tua, en effet, au nombre d'environ cinq cents ; puis, descendant de la tour avec le peu d'enfants juifs dont on avoit réservé la vie, il entra en pourparlers avec les pastou-

reaux, leur annonçant ce qu'il avoit fait et demandant le baptême pour lui et pour ces enfants. — « Comment ! lui répondirent les pastoureaux, tu as commis un tel forfait contre ta race, et tu prétends te soustraire au châtement de la mort ? » — Et aussitôt ils l'écartelèrent, faisant grâce aux enfants et les faisant baptiser dans la foi catholique.

Ils marchèrent ensuite sur Carcassonne, « continuant leurs méfaits par le chemin. » Ils étaient, dit-on, au moins quarante mille lorsqu'ils arrivèrent en Languedoc. Effrayé à leur approche, le pape, établi alors à Avignon, les avait anathématisés. Le sénéchal de Carcassonne leur opposa enfin des forces considérables et les bloqua dans les plaines marécageuses qui entourent Aigues-Mortes, ville où ils avaient l'intention de s'embarquer. Beaucoup furent tués ou emprisonnés ; la plupart cherchèrent leur salut dans la fuite. « On en fit pendre à des gibets, par vingt et par trente, dit le chroniqueur, pour détourner par cet exemple ceux qui seroient tentés d'imiter de tels forfaits. » Et ce mouvement insensé s'évanouit comme une fumée. Ce qui est mauvais dans le principe devient rarement meilleur avec le temps. »



Les Bagaudes.

Les Pastoureaux, qui devaient être suivis par les Jacques, avaient été précédés en Gaule par les Bagaudes, paysans insurgés, attroupés, qui furent ainsi appelés sans doute du mot celtique *bagad*, attroupement.

La révolte des Bagaudes, causée par la profonde misère où était plongée, sous le régime romain, les habitants des campagnes, éclata, vers l'an 270, au milieu des désastres de l'empire, des exactions du despotisme, de l'anarchie militaire, des guerres civiles, et des invasions des barbares.

Les malheureux habitants des campagnes se

soulevèrent avec rage contre les odieuses vexations des percepteurs, des officiers et des curies ; imitant leurs barbares ennemis, ils ravagèrent leur propre pays. Quinze ans après, l'explosion fut plus terrible encore. Les Bagaudes, composés de colons, de chrétiens persécutés, de Gaulois héritiers des haines druidiques contre Rome, forcèrent les cités, pillèrent et brûlèrent les villas des seigneurs, massacrèrent les officiers impériaux. Faisant même une tentative pour s'organiser, ils se choisirent deux empereurs, Élianus et Amandus, au nom desquels on frappa des monnaies. Une légende rapporte que ces empereurs étaient chrétiens, mais les médailles d'Amandus portent des emblèmes païens.

Le triomphe des Bagaudes ne dura guère : après avoir été battus en plusieurs rencontres par l'empereur Maximien, les deux chefs, qui s'étaient retirés dans une presque île située près du confluent de la Seine et de la Marne, furent assiégés par les légions romaines, et périrent les armes à la main après une longue et héroïque résistance. Ce camp retranché, qui conserva pendant des siècles le nom de *camp des Bagaudes* ou *Fossé des Bagaudes*, sert d'emplacement au lieu qui s'appelle aujourd'hui *Saint-Maur-les-Fossés*. (Les Fossés sont un souvenir du camp des Bagaudes, et le nom de *Saint-Maur* vient de ce que l'on transféra, au IX^e siècle, les reliques de ce saint dans l'abbaye des bénédictins, fondée dans ce lieu en 638).

Les Bagaudes ne furent point anéantis ; ils ne tentèrent plus d'insurrection générale, mais ils subsistèrent, retranchés dans les montagnes, les forêts et les contrées les plus sauvages de la Gaule jusqu'à la chute de l'empire romain, dont le joug devenait toujours de plus en plus odieux. La *Bagauderie* se recruta de proscrits, d'esclaves fugitifs, et dégénéra en brigandage. Au moment de l'invasion définitive des barbares (en 408), on retrouve les Bagaudes rançonnant au passage des Alpes un corps d'armée impériale.

CH. ROZAN.

PENSÉES ET MAXIMES

Celui qui exprime naturellement ses pensées inspire la confiance.

Quelque ridicule que soit la mode, il est encore plus ridicule de la braver que de la suivre.

(Comtesse Diane.)

Rien de solide ne se fonde qu'il ne s'y mêle une part de tradition, et c'est un trop court espace que celui d'une vie humaine pour que les traditions trouvent le temps de s'y constituer.

(Brunetière.)

Le mal des lumières ne peut se corriger, qu'en acquérant plus de lumières encore.

BLUETTE

(SUITE)

V



ALBERT de Tresserves et Sabine de Sennerive viennent de recevoir la bénédiction nuptiale. On déjeune galement, puis les mariés montent en voiture : ils partent pour un lointain voyage.

Les proches parents et quelques amis qui ont été invités à cette fête de famille, quittent bientôt le château.

Maintenant tout est redevenu silencieux ; madame Sigrist s'est retirée dans son appartement ; M. de Sennerive fait une promenade à cheval. C'est la première fois qu'il se sépare de sa fille, il est triste, il cherche à se distraire.

Camille est seule, elle erre comme une âme en peine dans ce logis abandonné, et ne voit que des choses qui redoublent son ennui. Partout le souvenir d'une fête, d'un départ. Ce matin tout était en joie ; à présent plus rien, les heureux se sont éloignés.

Pensive et maussade, la jeune fille entra dans la salle à manger, sans but, machinalement.

Elle s'assit et se mit à songer. Elle s'absorbait en de sombres pensées, quand un bruit de pas la fit tressaillir. Elle se leva brusquement, et courut se réfugier dans sa chambre. Ici du moins, elle ne redoutait pas la curiosité des valets et pouvait s'attrister librement.

Elle traîna un fauteuil dans l'embrasure de la fenêtre. Les persiennes étaient closes ; cette demi-obscurité s'accordait avec la mélancolie de son humeur.

Elle appuya sa tête et ferma les yeux ; elle se sentait excessivement fatiguée ; c'est un si lourd fardeau, les pensées tristes !

Mais le repos aussi fatiguait Camille. Au bout d'un quart d'heure, elle se redressa et prêta l'oreille. Un cheval entra dans la cour.

Justement la croisée de Bluette donnait sur cette cour. Elle se pencha, appuya son front contre les lames abaissées des persiennes. Qui donc venait au château ?

Personne ; M. de Sennerive rentrait, voilà tout. Elle jeta sur lui un regard ennuyé. C'était un beau cavalier pourtant. Et comme il paraissait

jeune ! ses cheveux étaient noirs encore, ses yeux brillants, sa taille souple. Les gens heureux savent se conserver, cela leur est facile ; ce sont les chagrins qui vieillissent. Il ne ressemblait pas du tout à un grand-père, ce monsieur de Sennerive ; et l'on eût pu croire que Bluette en était agacée, elle le regardait de travers.

Lui aussi la regardait ; c'est-à-dire, il regardait les persiennes closes, derrière lesquelles s'abritait la belle invisible. Elle ne s'en aperçut point, les faits et gestes de M. le Marquis l'intéressant fort peu.

Les jours qui suivirent le départ de Sabine parurent bien longs au père et à l'aïeule, mais Camille les trouva moins tristes ; elle avait reçu inopinément une grande consolation : madame Sigrist, toujours bonne et disposée à faire plaisir à ses amis, avait prié madame Deraïsne, de venir, avec Suzanne, passer quelques semaines à Aigues-Vertes.

L'invitation fut acceptée, comme elle était faite, de tout cœur, la mère et la fille arrivèrent au commencement d'août. Leur présence ranima le courage et la gaieté de Bluette, et elle rit de bonne grâce avec Suzanne, des illusions qu'elle s'était faites et du fiancé imaginaire qu'elle avait attendu.

Madame Deraïsne ne riait pas, elle, au contraire, elle sermonnait sa chère enfant avec une tendre sollicitude. Malheureusement les sermons et les conseils de cette mère dévouée reposaient sur une morale toute humaine et ne pouvaient produire qu'un effet relatif ; ils décidèrent néanmoins la frivole Camille à demeurer au château pendant quelques années encore.

Aussi bien, la pauvre enfant espérait que les choses prendraient une nouvelle face, et que le retour des jeunes mariés serait le signal des fêtes. Elle fut bientôt revenue de son erreur. On fêta sans doute monsieur et madame de Tresserves, mais en famille, dans l'intimité, et Bluette put regretter à loisir de n'être point partie avec sa mère et sa sœur.

Vers la fin de décembre, les nouveaux époux allèrent se fixer à Paris ; M. de Sennerive les suivit et les solitaires d'Aigues-Vertes demeurèrent seules.

Alors revinrent les jours sombres, la neige silencieuse, le brouillard livide, les longues

veillées monotones, toutes les souffrances, toutes les tristesses de l'hiver précédent.

Néanmoins Camille trouvait celui-ci moins lugubre. La force de l'habitude peut-être. Puis son isolement n'était pas si complet. M. de Sennerive faisait aux deux recluses de fréquentes visites; il était beaucoup plus libre depuis qu'il avait marié sa fille, et il aimait tant la chasse! C'était un grand plaisir pour lui de parcourir ses forêts en plein hiver.

Il arrivait à Aigues-Vertes quand on l'attendait le moins, par le froid, par la pluie, et venait à pied depuis la gare, toujours gai, toujours souriant. Il apportait des livres, des partitions, des albums. Madame Sigrist aimait ces petits présents et Camille essayait les partitions. Elle avait une jolie voix, la vieille dame ne se lassait point de l'entendre. M. de Sennerive non plus, mais il ne le disait pas. Assis au coin du foyer, il écoutait d'un air pensif. Parfois ses yeux noirs au regard profond se fixaient longuement sur la jeune fille. Elle s'en apercevait à peine et ne s'en inquiétait guère. Elle était frivole mais point romanesque, intéressée, encore moins; nulle pensée ambitieuse ou cupide ne se glissait dans son cœur. Elle considérait M. de Sennerive comme un bon et grave papa, était convaincue qu'il ne songeait point à se marier, et par conséquent n'admettait pas qu'il pût devenir amoureux d'elle.

Cela était pourtant, il l'aimait et bien profondément.

Tout d'abord il avait considéré Camille comme une fillette étourdie, puis ses qualités séduisantes l'avaient frappé, puis... Bref, il l'aimait, il voulait l'épouser, et il espérait que ce mariage ne déplairait ni à Sabine ni à madame Sigrist.

Mais si jeune, si légère, si frivole, pourrait-elle se décider à faire un semblable mariage? M. de Sennerive osait à peine l'espérer et, avant d'ouvrir son cœur, il essayait de gagner celui de la jeune fille.

L'hiver se passa ainsi. Madame Sigrist, heureuse d'avoir souvent son gendre chez elle, attendait avec patience le mois de mai qui devait lui ramener Sabine et Albert. Camille n'attendait rien, mais elle s'ennuyait avec plus de résignation et de patience.

A la fin de février, le temps devint détestable; on garda le coin du feu pendant quelques semaines.

Un jour cependant le soleil apparut. Ce fut un plaisir pour madame Sigrist, et aussitôt elle voulut porter elle-même, aux pauvres du voisinage, des vêtements qu'elle avait cousus auprès du foyer. M. de Sennerive venait de retourner à Paris, Camille était seule au château avec sa bonne protectrice; toutes deux montèrent gaiement en voiture et firent une longue promenade.

Allons jusqu'à la ferme de Lancray, dit la

vieille dame, c'est au bord de la Saône, un joli point de vue, vous le dessinerez mon enfant. »

On s'assit au bord de la Saône, on dessina, on admira le point de vue et, pendant ce temps, l'horizon se couvrit. Lorsque les imprudentes promeneuses revinrent à Aigues-Vertes, le vent chassait de gros nuages noirs et, à mi-chemin, une pluie violente les assaillit.

Elles n'avaient que de légers manteaux, la voiture était découverte, la bise glacée, la pluie mêlée de grésil. Camille voulait s'inquiéter pour sa cousine celle-ci ne le lui permit pas, elle était habituée aux ondées, elle en avait reçu bien d'autres!

L'averse ne dura guère d'ailleurs, et aussitôt après le soleil reparut.

Il dardait de chauds rayons, ce soleil de mars, Bluette les sentait tomber brûlants sur son cou; mais madame Sigrist ne se réchauffait point, et de petits frissons commençaient à la saisir.

« Ce n'est rien, disait-elle, un malaise passager, ne vous en occupez pas. Mais le soir elle ne se mit point à table, elle avait la migraine. »

— Il faut appeler le médecin du village dit Camille, véritablement alarmée. »

Madame Sigrist se récria :

« Appeler le médecin pour une migraine! y songez-vous, chère enfant? Le bon vieillard se moquerait de nous. » Mais le vieux docteur ne se moqua point quand, au milieu de la nuit, la malade permit enfin qu'on allât le chercher. Il reconnut tout d'abord les symptômes d'une pleurésie aiguë et le dit franchement à Camille, celle-ci fut atterrée.

En toute hâte, elle adressa des télégrammes au marquis de Sennerive et à M. de Tresserves. Ils accoururent amenant Sabine éperdue. Un célèbre médecin les accompagnait. Lorsqu'ils arrivèrent il n'y avait plus d'espoir, madame Sigrist se mourait. Néanmoins elle reconnut Sabine et l'attira sur son cœur.

« J'aurais tant voulu bénir tes enfants, lui dit-elle avec tristesse. »

Ce fut le seul regret qu'elle manifesta. Depuis longtemps cette chrétienne fervente se préparait à la mort, elle l'avait vue venir sans effroi, elle l'accepta avec une résignation touchante.

VI

La vallée est en deuil, les fermiers, les ouvriers, les pauvres pleurent leur bienfaitrice; le château a un air lugubre, on y marche sans bruit, on n'y parle qu'à demi-voix. Sabine accablée, ne sort guère de son appartement et ne veut pas qu'on la console. Bluette est par intérim la petite reine du logis et, malgré sa tristesse, elle gouverne fort bien.

M. de Sennerive admire le courage, l'énergie de cette douce enfant; il l'aime davantage depuis qu'il l'a vue au chevet de madame Sigrist où elle passait les nuits. Là, elle s'est montrée sous un aspect nouveau et bien séduisant. Tous les soins qu'une fille peut prodiguer à sa mère, elle les a rendus avec affection à sa vieille parente. Qu'on ne dise plus au marquis que Bluette a l'esprit frivole; il sait à quoi s'en tenir, et quelle belle âme se cache sous ces dehors enfantins.

« C'est une bonne petite fille et nous ne pouvons la laisser partir ainsi, dit madame de Tresserves mère. Il faut la marier. C'est facile, puisque la sainte que nous venons de perdre lui a légué soixante mille francs. »

M. de Sennerive changea de couleur. La marier! A qui, grand Dieu?

Ah! pas à un prince bien sûr. Mais une amie de la douairière connaissait un jeune employé des contributions indirectes, qui serait heureux....

Le marquis se récria encore, demanda des explications et fronça le sourcil. Un employé sans fortune! Le beau mariage! Cependant si cela convenait à mademoiselle Deraisne, elle était parfaitement libre; il fallait l'entretenir de cette affaire, et il n'y avait pas de temps à perdre; puisqu'elle se disposait à retourner chez sa mère; en conséquence M. de Sennerive allait lui parler à l'instant même.

Camille était seule dans un petit salon que madame Sigrist affectionnait, lorsque le marquis entra d'un air très grave.

« Je me félicite de vous trouver ici, mademoiselle, j'ai à vous entretenir de choses sérieuses. »

Elle parut étonnée et leva timidement ses grands yeux humides. Que voulait-il dire?

Il comprit cette question muette et continua avec la même gravité :

« Vous n'ignorez point que nous vous portons le plus vif intérêt... oui, tous nous nous occupons de votre avenir; je voudrais... nous voudrions tant que vous fussiez heureuse ! »

— Vous êtes bien bon, Monsieur, et je ne saurais vous exprimer ma reconnaissance. Mon avenir est assuré, grâce à la générosité de madame Sigrist. »

Elle ne put prononcer ce nom sans verser des larmes, ce qui la rendit plus charmante encore aux yeux de M. de Sennerive.

« Oui, dit-il, vous avez une petite dot, et madame la douairière de Tresserves croit qu'avec cela il ne vous est point difficile de faire un mariage... convenable. Elle parle d'un jeune homme instruit, de bonne famille, qui a un modeste emploi, mais pas de fortune... »

Camille leva ses mains délicates vers le ciel en signe de détresse.

« Quoi! Monsieur, vous me conseilleriez d'épouser cet homme?... Un employé... sans fortune... »

— Moi? Nullement; c'est madame de Tresserves... Ainsi donc ce mariage ne vous convient pas? »

Non, il ne convenait pas à Bluette, elle l'avoua franchement, sans se faire prier. Elle n'avait pas de grandes prétentions, n'exigeait pas que son futur mari eût des talents, des qualités extraordinaires, un esprit supérieur, des richesses considérables, une position brillante; tout ce qu'elle voulait c'était d'être heureuse; or, un modeste employé sans fortune ne pouvait pas lui donner le bonheur qu'elle souhaitait.

M. de Sennerive prit courage. Il savait ce qu'ambitionnait Bluette, il n'ignorait pas que, pour cette enfant frivole, la félicité suprême était de s'ébattre dans une salle de bal, de courir les théâtres, les villes d'eaux, tous les divertissements mondains.

Ce bonheur elle le posséderait pleinement si elle devenait marquise de Sennerive. Son admirateur n'hésita pas davantage et d'une voix émue lui offrit son nom, sa fortune et son cœur.

A mesure qu'il parlait, il voyait la joie, la surprise, le ravissement se peindre sur le visage de la fillette. Certes, M. le marquis n'avait point à craindre un refus, et il le comprit fort bien. Néanmoins il ne sollicita pas de réponse; ce n'était pas ce jour-là, et dans ce château en deuil qu'il voulait obtenir l'aveu de Camille.

« Adieu, Mademoiselle, lui dit-il, adieu jusqu'au revoir. Vous allez retourner dans votre famille, ma pensée vous y suivra, et bientôt j'aurai l'honneur de me présenter à madame votre mère pour lui faire connaître mes vœux, je n'ose dire mes espérances. »

Camille, profondément troublée, ne répliqua point. Quand elle leva enfin les yeux, elle était seule.

« Mademoiselle Deraisne, dit derrière elle une voix chevrotante, j'ai l'honneur de vous offrir mes hommages. »

Elle se détourna brusquement; le vieux notaire de madame Sigrist venait d'entrer; sans doute il voulait parler d'affaires au marquis ou à Sabine. Camille proposa d'aller les chercher, mais le vieillard la retint. C'est elle qu'il désirait entretenir.

Elle fit une petite moue, s'assit et n'écouta guère. Il s'agissait du placement des soixante mille francs que madame Sigrist lui avait légués. Comme elle était mineure, il y avait des formalités à remplir.

Soixante mille francs! Qu'était-ce que cela pour la future marquise? Elle dit du bout des lèvres que sa mère écrirait à M. le notaire, et tout en parlant elle songeait à autre chose. Son interlocuteur ne s'en aperçut point.

« M. de Sennerive est bien triste aussi, dit-il. Je crois qu'il se propose de faire un long voyage. Dans tous les cas, il ne viendra pas souvent ici désormais. »

— Le domaine d'Aigues-Vertes n'appartient point à M. de Sennerive? demanda Camille, qui s'intéressa soudain à la conversation.

— Le domaine est à madame de Tresserves qui le tient de sa mère, dit le vieillard. Mais M. le marquis en a la jouissance.

— Il n'était pas riche lorsqu'il a épousé ma cousine, reprit négligemment la jeune fille.

Le notaire hocha la tête.

— Il avait deux cent mille francs, Mademoiselle.

— Pas plus! s'écria-t-elle désappointée.

— Pas plus; mais il y a vingt ans de cela, et depuis ce temps la fortune de M. le marquis fait la boule de neige.

— N'importe, il ne doit pas avoir...

Elle s'arrêta un peu confuse, mais le vieillard reprit tranquillement :

« Non, M. de Sennerive n'a point une fortune personnelle bien considérable; mais feu madame la marquise lui a légué l'usufruit de ses biens meubles et immeubles; or, madame la marquise était fort riche. Outre sa dot, elle possédait l'héritage de son père, c'est-à-dire Aigues-Vertes, la forge, les vignes, la ferme de Lancray et cœtera. »

La jeune fille n'en demanda pas davantage, elle était satisfaite.

VII

Camille arriva à Tours à la fin d'avril. Elle était en grand deuil et avait un air assez triste. Mais au fond qu'elle était heureuse! Cependant elle garda son secret.

Une première fois elle avait annoncé triomphalement qu'elle allait se marier, et ce projet de mariage n'existait que dans son imagination. Elle ne voulait point s'exposer à une nouvelle déconvenue.

Les premiers jours on parla beaucoup, on parla surtout de madame Sigrist et de sa générosité. Grâce à elle, toute la famille allait se trouver dans l'aisance, car Bluette voulait que chacun profitât de sa petite fortune.

« C'est à vous, mère, ces soixante mille francs; je vous les donne.

— Jusqu'à ce que tu te maries, mon cher ange, répliquait la mère. »

Et le cher ange souriait mystérieusement, ce qui impatientait fort sa jeune sœur.

Mademoiselle Suzanne était à cette époque une fillette de quinze à seize ans, très grande et très maigre. Sa taille élancée était tout d'une venue, mais elle avait toujours ses beaux yeux noirs, ses traits corrects et son épaisse chevelure flottante.

« Comme tu as grandi! s'écriait Camille.

— N'est-ce pas, ma sœur aînée? Je te dépasse maintenant.

— Oui, mais il faut t'en tenir là; davantage ce serait trop, et tâche de grossir un peu, grande perche. »

Un jour que les deux jeunes filles étaient seules au salon, Bluette montra l'antique piano.

« Et la musique, Suzanne, il me semble que tu la négliges. Autrefois tu passais des heures à taper sur ce vieux chaudron. Je n'entends pas parler non plus de ce fameux brevet, que tu t'étais flattée de conquérir haut la main. »

L'enfant fit une moue dédaigneuse.

« Ah! la musique et le brevet! dit-elle. C'était un pis-aller. Pourquoi étudierais-je à outrance désormais? Si je me marie, je n'aurai pas besoin d'être institutrice.

— Si tu te maries! Avec qui?

— Avec Daniel, donc.

— Daniel Grey!

— Ah! il ne faut pas le dire, c'est un secret; je l'ai surpris récemment. Madame Grey parle de ce mariage avec maman, elles croient que je ne comprends pas, mais je suis devenue très fine.

— Est-ce possible! Daniel Grey, un carabin sans fortune! Et tu l'épouserais?

— Tiens! pourquoi pas? Ça vaudrait toujours mieux que d'attendre en vain des comtes et des ducs. »

Camille rougit et prit un air fâché. Il ne lui convenait point du tout que Daniel devint le beau-frère de M. de Sennerive.

« Tu n'es pas difficile, ma chère, dit-elle avec ironie. Et quand fera-t-on ce beau mariage?

— Dans deux ou trois ans, je pense; lorsque je serai raisonnable et que Daniel aura une position.

— Deux ou trois ans? Oh bien! nous avons de la marge. D'ici là, ma petite sœur, tu trouveras à t'établir plus avantageusement, je puis te l'affirmer. »

Camille parlait ainsi les premiers jours; mais peu à peu elle perdit beaucoup de son assurance. M. de Sennerive ne donnait pas signe de vie. Des semaines, des mois s'écoulèrent et pas de nouvelles. Sabine écrivit deux fois, mais ses lettres — assez courtes d'ailleurs — ne pouvaient apprendre à la jeune fille ce qu'elle désirait tant savoir.

Elle s'applaudissait d'avoir gardé le silence, la pauvre Bluette. Cependant, plus l'attente lui semblait cruelle, plus elle voulait espérer; mais on désespère alors qu'on espère toujours, a dit le poète, et, à force de vivre dans l'expectative, la future marquise perdait son humeur joyeuse, son sourire et ses fraîches couleurs.

Au commencement de juillet, on reçut une nouvelle lettre de Sabine. La jeune femme s'excusait d'écrire si rarement. Elle était un peu languissante et très occupée. Elle faisait elle-même la layette du petit enfant qu'elle espérait enfin; ce premier né que l'aïeule eût voulu bénir.

Sabine souhaitait d'avoir une fille; mais elle ne

le disait pas à cause de M. de Sennerive qui, depuis si longtemps, désirait un héritier de son nom et de son titre. « Vous savez, chère Camille, lorsque je me suis mariée, papa disait à ma pauvre grand-mère que mon fils s'appellerait de Tresserves-Sennerive, et que nous nous pourrions à cet effet auprès du garde des sceaux. »

Ici Camille interrompit sa lecture et froissa la lettre avec dépit. M. de Sennerive allait être grand-père ! Est-ce que les grands-pères se marient ? Et il n'écrivait point. L'avait-il donc oubliée ?

« Il y a un monsieur au salon, un monsieur âgé, » dit la domestique à Bluette.

Un monsieur ? Qui donc ? On recevait si peu de visites ! Elle courut, entra, jeta un regard inquiet. Oh bonheur ! M. de Sennerive ! Et cette cuisinière qui l'appelait un homme âgé ; la sotte fille !

Il était là assis en face de madame Deraisne et parlait avec expansion.

Heureuse Bluette ! Ce fut en vain qu'elle essaya de rester calme, son sourire, sa rougeur, ses traits animés, tout la trahit.

M. de Sennerive semblait lui-même fort ému et sans doute il avait épanché son cœur, car madame Deraisne était rayonnante. Cependant il ne fut question de rien en présence des jeunes filles.

En sortant, l'honorable visiteur dit à madame Deraisne qu'il reviendrait le lendemain pour connaître son sort.

Dès que M. de Sennerive se fut éloigné, Sabine, triomphante, se jeta au cou de sa mère.

« Ah ! maman, enfin, enfin ! »

— Ma chérie, tu savais donc qu'il viendrait ?

— Certes, je l'attends depuis trois mois.

— Et tu ne le disais pas ?

— Non, s'il n'était pas venu, ça t'aurait fait trop de chagrin. »

Suzanne les écoutait avec surprise.

« Mère, qu'y a-t-il ? Je ne comprends pas ! Que veut ce monsieur ? »

Camille lui prit les mains.

« Ce monsieur, mais c'est ton futur beau-frère. Ce qu'il veut ? Il veut m'épouser, entends-tu, petite Suzanne, m'épouser ? »

La fillette ouvrait tout grands ses beaux yeux.

« Mais, dit-elle, ce n'est pas un jeune homme. »

Camille sourit avec dédain. — Ce dédain s'appliquait au jeune homme que M. de Sennerive n'était point.

— Non, ce n'est pas un petit étudiant comme Daniel, c'est un homme très distingué, très riche, de haute naissance, qui m'aime et que j'aimerai de tout cœur. »

Suzanne ne connaissait ni M. de Sennerive, ni Sabine, ni Albert. Lorsqu'elle était allée à Aigues-Vertes, l'année précédente, elle n'avait vu que madame Sigrist ; et ce cousin qui tombait des nues pour devenir son beau-frère, lui causait une surprise inexprimable.

« Alors c'est sérieux, dit-elle, tu te marieras, tu seras marquise ? »

— Mais bien sûr.

— Belle-mère d'une dame qui aura prochainement un baby ?

— Oui, belle-mère de notre cousine de Tresserves.

— Et grand-mère du petit enfant. A ton âge c'est drôle... Quand je dis drôle... pas pour tout le monde... car enfin nous ignorons ce que madame de Tresserves pense de ce mariage, et comment elle t'accueillera. »

Bluette l'interrompit avec humeur.

« Je te prie, fais-moi grâce de tes réflexions et ne t'inquiète pas, Sabine m'accueillera fort bien, elle aime tant son père ! »

— Précisément, les grandes affections sont jalouses et exclusives, tu sais.

— Je sais... je sais qu'en ce monde chacun travaille pour soi ; si notre cousine n'est pas contente, tant pis. »

Suzanne ne répliqua rien, mais Antoine était tout glorieux, il déclara qu'avec sa frivolité apparente, Bluette était la meilleure tête de la famille.

Le lendemain M. de Sennerive fut reçu avec un gracieux empressement. On le retint à dîner ; la table était chargée de fleurs, les jeunes filles parées. Ce fut une petite fête, un repas de fiançailles.

On convint que le mariage se ferait sans pompe et sans retard.

« Et Sabine, dit madame Deraisne, je pense bien qu'elle approuve ? »

M. de Sennerive parut embarrassé.

— Certainement, certainement ; ma fille ne s'oppose pas... elle aura pour sa jeune belle-mère l'affection, les égards... »

La vérité, c'est que Sabine et Albert trouvaient ce mariage déplorable. Mais quand ils avaient essayé de faire de respectueuses remontrances, M. de Sennerive avait coupé court.

« Je l'aime, j'ai résolu de l'épouser et ma détermination est inébranlable. » A cela il n'y avait rien à répondre.

Malgré son enfantillage, Camille comprenait fort bien que sa future famille ne pouvait être charmée de l'événement ; mais elle trouvait plus commode d'agir comme si tout le monde eût partagé son bonheur. Elle voulut écrire à Sabine, le Marquis ne s'y opposa point, il tint seulement à envoyer lui-même cette lettre, une petite lettre affectueuse, naïve, ingénue, charmante. Cependant madame de Tresserves ne put la lire sans fondre en larmes.

Elle la passa à M. de Tresserves.

« Vous voyez, Albert, papa désire que je réponde poliment, affectueusement. J'essaierai et vous m'aidez n'est-ce pas ? »

VIII

Le sort en est jeté, Bluette est marquise de Sennerive; son heureux époux l'emmène, ils vont à Genève; c'est la Suisse que la jeune mariée veut voir d'abord.

Puis ils courent jusqu'à Naples et là ils apprennent qu'il leur est né un petit fils, si frêle, si délicat que l'on ne saurait retarder son baptême.

C'est au château de Tresserves que l'enfant de Sabine a fait son apparition en ce monde, et c'est là que M. et madame de Sennerive vont directement, quand enfin leur voyage de noces est terminé.

Sabine trouva sa jeune belle-mère singulièrement embellie. Elle avait pris de l'assurance, de la grâce, de la dignité.

Très occupée de son cher Théobald, elle daigna cependant faire de jolies petites caresses au nouveau né, et ce fut charmant de la voir prendre dans ses bras cette frêle créature; elle avait des précautions maladroitement, des craintes puériles de laisser choir son fardeau, qui la faisaient beaucoup rire.

« Chère Sabine, dit-elle, vous voudriez nourrir ce bébé? Quoi sérieusement? »

Oui, Sabine avait le dessin de nourrir l'enfant, madame Sigrist lui ayant dit bien des fois que c'était le premier devoir d'une mère.

Camille allongea ses lèvres vermeilles.

« Ah! madame Sigrist, vous savez, ma chère, elle avait des idées si arriérées! Elle aurait voulu que tout se passât comme du temps des manches à gigots. Mais autre époque autres mœurs, nous n'avons pas la santé de nos aïeules, et la tâche que vous entreprenez est au-dessus de vos forces. Le pauvre petit en pâtira d'ailleurs, il est si chétif! Croyez-le bien, il lui faut une nourrice robuste, une grosse et fraîche campagnarde, n'est-ce pas, bébé? »

Elle fit une risette à l'innocente créature et parla d'autre chose.

M. de Sennerive se montra plus tendre et regarda le petit Georges avec des yeux mouillés de larmes. Il savait bien, lui, à qui ressemblait l'enfant. C'était tout le portrait de son aïeule, cette belle et touchante Lucie morte si jeune.

« Vous aussi, cher père, dit Sabine, vous le trouvez bien délicat. Pourtant il se fortifie et, grâce à Dieu, il ne nous donne plus d'inquiétudes; mais nous en avons eu de très vives. Il a fallu le faire baptiser en votre absence, cela m'a

causé du chagrin, j'aurais voulu attendre. Mais vous n'en êtes pas moins son parrain.

— Ah! bien sûr; et c'est pourquoi il s'appelle Georges, dit Bluette avec son rire agaçant.

— Il s'appelle Georges-Théobald, fit doucement Sabine.

— Mon fils aîné à moi se nommera Théobald tout court, repartit la jolie Marquise. »

Lentement M. de Sennerive remit le nouveau né dans son berceau, et Sabine se figura qu'il ne le voyait plus du même œil. Ce qui est sûr, c'est qu'entre le grand père et le petit-fils venait de passer une vision radieuse, une figure nouvelle, celle de l'enfant de Camille, du futur marquis de Sennerive.

Sabine étouffa un soupir, se pencha vers le berceau et garda le silence. Elle eut pu dire cependant que madame Sigrist avait souhaité d'avoir un petit-fils qui s'appelât Georges, comme l'enfant qu'elle avait tant aimé, et qu'elle regretta jusqu'à son dernier jour.

M. et madame de Sennerive passèrent quinze jours à Tresserves; pendant ce court laps de temps, la petite Marquise eut une conversation très sérieuse avec sa belle-fille.

« Ma bonne Sabine, lui dit-elle un soir en la menant à l'écart, je désirerais vous parler d'affaires, de vilaines affaires d'argent. A coup sûr, c'est une chose qui ne m'arrive pas souvent; mais des amis m'ont fait un sermon en trois points, m'ont dit que je dois songer à ma future petite famille.... Sabine agacée l'interrompit, la priant d'en venir au fait.

— Mon Dieu, ma chère, le voici, ce fait, dans toute sa simplicité. Théobald... M. de Sennerive, qui est la délicatesse même, voudrait renoncer à la jouissance des biens de votre pauvre maman. C'est parfait, mais lorsqu'il vous aura rendu tout cela que lui restera-t-il? Fort peu de chose, vous le savez. Ce peu est encore trop pour moi qui suis habituée aux privations; mais lui, à son âge! Il faudrait qu'il adoptât un autre genre de vie, car ses moyens ne lui permettraient plus... »

Sabine interrompit une seconde fois, elle refusait positivement le sacrifice que son père voulait lui faire, et elle était sûre que M. de Tresserves refuserait aussi.

Camille lui sauta au cou.

« Ma chérie, merci mille fois, je n'attendais pas moins de votre bon cœur. Oui, n'est-ce pas, vous serez inflexible, vous ferez entendre raison à votre père? »

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)



Les Fleurs et leurs Rayons

EMBLÈMES ET MORALITÉS POÉTIQUES (1)

Par JULES BONDON. Un volume, 3 francs franco.

LE RÉSÉDA

(MÉRITE MODESTE)

Sur le modeste appui d'une pauvre mansarde,
Un pot de Réséda, tous les jours arrosé,
Fleurissait au soleil, alors qu'un rayon dardé
A travers les vapeurs d'un beau ciel irisé.
Peu content de son sort, tout chargé d'étamines,
Il portait ses senteurs à tous les alentours,
Et les oiseaux captifs des cages, ses voisins,
De son parfum si pur s'enivraient tous les jours.

L'un d'eux, gai compagnon de la modeste plante,
L'entendait bien souvent soupirer en secret;
Il se taisait alors, ou d'une voix touchante
Semblait le consoler par un chant tout discret :

- « Pourquoi soupirez-tu sans cesse
- « Quand le soleil vient sur nos toits ?
- « Pourquoi, quand Zéphyr te caresse
- « Pleurer et sourire à la fois ?
- « Te plaindrais-tu de la nature,
- « Pour t'avoir donné simplement,
- « Une enveloppe de verdure
- « Où ta fleur paraît tristement ?

(1) Ces jolis vers n'ont peut-être pas l'apparence moderne; ils voilent les prosaïques réalités sous des formes gracieuses, ils cherchent à dégager de la nature, non seulement la poésie, mais l'amour du Créateur et une douce sympathie pour ceux qui habitent avec nous cette pauvre terre. En admettant que pareils sentiments soient démodés, nous ne les en aimons que mieux et nous nous plaisons à recommander à nos lectrices ce joli volume rempli de gravures. (M. B.)

- « Ou bien ignorant ton emblème
- « Sous ton simple et chaste maintien,
- « Crains-tu que jamais on ne t'aime ?
- « Pauvre fleur, détrompe-toi bien !
- « Comme toi, ma forme est petite,
- « Et mon plumage n'est pas beau,
- « Et cependant mon chant invite
- « A rêver toujours sous l'Ormeau.
- « Je donne ma note sonore
- « Dans le vallon et dans les bois.
- « Dans ma prison je chante encore
- « Pour te consoler, tu le vois :
- « Oh ! c'est que la nature donne
- « A chacun de nous un trésor,
- « Et jamais sa main n'abandonne
- « Au hasard, sa couronne d'or ! »

Voilà ce que chantait, de sa voix la plus pure,
Le petit ROSSIGNOL au gentil RÉSÉDA :
Tous deux déshérités d'une riche parure,
Mais dont le chant si doux ou le parfum dira :
« Que la vertu vaut mieux, quand au cœur elle brille,
« Que les riches atours, diamants ou trésor,
« Et que parfois à tort se plaint la jeune fille
« D'avoir modeste habit, quand elle a le cœur d'or ! »

JULES BONDON.

L'ÉTOILE DES ROIS MAGES



la mort de notre mère, si jolie et si bonne, mon petit frère obtint une bourse dans un collège de province; ma sœur aînée fut recueillie par ma grand'mère et moi j'échus en partage à ma petite tante, Hertha Morin.

Mais d'abord connaissez-vous ma petite tante ? C'est probable ! Elle a subi, il y a dix ans, ses examens de bachelier; elle a depuis fait le tour du monde avec une célèbre Hollandaise; elle a parlé dans plusieurs congrès pour le progrès des

sciences sociales et donné des conférences à Bruxelles. Il n'est pas possible que son nom vous soit inconnu ! Ma petite tante est myope, très frêle; elle a les cheveux roux et prétend ne pouvoir se regarder dans la glace sans rire, tant elle ressemble à un chat en colère, mais tous ceux qui l'ont entendue affirment que c'est une « charmante ».

Quand on a lu une lettre ou un livre d'elle, on s'écrie : « Il est impossible d'avoir le bon sens plus spirituel ! » Enfin, quand on a vécu dans son intimité, on ne peut plus se passer de sa compa-

gnie. Pour moi, je déclare que si demain il lui prenait fantaisie de monter en ballon ou d'aller étudier la flore des Esquimaux, toute poltronne que je suis, je m'accrocherais à sa robe et partirais, trouvant aride le chemin de la vie, s'il n'est éclairé par son aimable esprit.

J'avais douze ans quand ma mère mourut. Tante revenait alors de son voyage autour du monde, dont la relation a eu cinq éditions successives. Après avoir réglé les dettes de famille, payé les deuils, l'enterrement et le tombeau de ma mère, conduit mon frère Camille au collège de Compiègne, avec un trousseau neuf, tante s'aperçut qu'il ne lui restait plus que quinze louis. Ne croyez pas qu'elle regrettât pour cela un seul moment d'avoir accepté de si lourdes charges. Elle mit un avis dans les journaux et, huit jours après, elle s'engageait comme dame de compagnie dans une famille russe, de passage à Paris, qui partait pour la Suisse le surlendemain. J'avais été acceptée par-dessus le marché. « Votre nièce s'élèvera avec mes enfants, ma chère », avait dit immédiatement madame Issoupop à ma tante, qui songeait à me placer à l'école supérieure de Lausanne. « Elle parlera français à mes filles, tout en apprenant l'allemand, comme vous le désirez. C'est donc déjà à merveille ».

Madame Issoupop ne prononçait jamais une phrase sans y intercaler ces deux mots : donc, déjà.

Tante ayant demandé une semaine pour régler ses affaires, nous passâmes ce temps dans le petit appartement des Ternes qu'occupait ma grand-mère. Ma sœur, qui avait alors quatorze ans et qui à toujours été sérieuse, ne pouvait se consoler de toutes ces séparations. Elle se jetait au cou de notre protectrice en lui disant : « Je t'en prie, ne t'en va pas. Donne des leçons à Paris et conserve à tes côtés les orphelins qui t'aiment si tendrement. »

Tante Hertha avait peine à retenir ses larmes.

« Un peu de patience, ma Jeanne, répondait-elle. L'étoile qui a conduit les rois Mages à la crèche du Rédempteur brille encore au ciel, et nous mènera vers un lieu que je ne connais pas, mais où nous serons tous réunis. Mon cœur pressent que ce bonheur mérité ne saurait tarder. Courage donc, ma bonne chérie ; remplis ta tâche de chaque jour sans murmurer. J'emmène Louise parce qu'elle est plus délicate de santé, mais vous m'êtes également chers tous les trois, et je tiendrai la promesse que j'ai faite à ma sœur de vivre pour ses enfants. »

Ce n'est qu'en arrivant à Fernex que je fis la connaissance des Issoupop. Ils formaient une très nombreuse famille, se composant d'abord du seigneur russe et de sa femme, ensuite de neuf enfants et de leur neveu Vladimir, orphelin et possesseur d'une grosse fortune. Un factotum, Ivan Ivanovitch, un lourd précepteur allemand, engagé pour l'été, une très jeune gouvernante

russe, sortie depuis trois mois d'un Institut de la couronne, et enfin deux vieilles parentes pauvres, qui se rendaient utiles dans la limite de leurs capacités, complétaient le cercle de famille ; aussi n'était-on jamais moins de dix-huit à table.

Les neuf enfants du seigneur moscovite n'étaient pas tous du même lit. Véra, la jeune fille aveugle pour laquelle ma tante avait été engagée, et deux grands garçons de quinze à seize ans, maussades et lymphatiques, étaient nés d'un premier mariage.

Madame Issoupop qui, d'ailleurs, je dois le dire à sa louange, ne faisait aucune différence entre les enfants de son mari et les siens, n'était la mère que des six derniers rejetons.

Lydia, Nadine et Macha étaient des fillettes à peu près de mon âge. Colas, Serge et Michel, exclusivement confiés à l'une des vieilles demoiselles, étaient d'amusants bonshommes de trois, quatre et six ans, aux cheveux coupés ras, chaussés de bottes à revers rouges, vêtus d'un pantalon de velours et d'une blouse de soie, ouverte sur l'épaule et retenue à la taille par un étroit ruban d'or ou d'argent.

Ils étaient fort gentils avec leurs chapeaux de feutre noir, garnis de plumes de paon ! S'ils n'avaient pas fait tant de bruit et jeté tant de flèches dans les carreaux de la salle d'études, j'aurais aimé ces garçonnets trapus, aux petits yeux noirs pleins de vivacité.

Ce qui me frappa tout d'abord, à mon arrivée en Suisse, ce fut le contraste entre l'activité à laquelle on m'avait accoutumée à Paris et le doux état de somnolence dans lequel vivaient les seigneurs russes.

Madame Issoupop se levait à midi, s'habillait à deux heures, ne sortait qu'en voiture et sonnait sa femme de chambre vingt fois par jour. Le cousin Vladia, un grand jeune homme de vingt-cinq ans, laid mais distingué, parlait pendant huit jours de la nécessité d'écrire à l'intendant de ses domaines de Koursk, sans pour cela prendre une plume. Quant à son excellent oncle, je ne l'ai jamais vu occupé qu'à fumer des cigarettes ou à boire du thé. S'il travaillait, ce ne pouvait être que pendant la nuit, et, ce qui rend la chose peu probable, c'est qu'il appréciait fort les douceurs du sommeil.

On vivait avec luxe dans la villa de Fernex ; mais qui pourrait décrire l'incroyable désordre de ce riche intérieur, le gaspillage insensé auquel présidait, sans l'arrêter, l'ainée des vieilles parentes, Dacha Alexandrovna !

La chambre que je partageais avec Lydia, Nadine et Macha ressemblait à un champ de bataille. Un seul pot à l'eau et une seule cuvette de métal servait à nos quatre toilettes, et encore, l'eau nous était-elle mesurée économiquement. Le fait a beau sembler étrange, il est certain que tous les biens de la terre étaient prodigués à la villa, l'eau exceptée.

Mes compagnes avaient certainement dix robes de rechange, ce qui n'empêche que je n'ai pas souvenir de les avoir vues un jour sans tache et sans accroc.

C'était bien pis dans la salle d'études. Le pédant teuton, précepteur des grands frères, ayant accaparé le pavillon du jardin, que nous convoitions comme salle d'études, les quatre filles et les trois petits garçons durent faire leurs devoirs dans la vaste chambre où Dacha-Alexandrovna et les tapageurs avaient leurs lits. Quel enfer c'était ! Lydia jetait par terre tous les livres de la bibliothèque avant de trouver celui dont elle avait besoin ; Nadine cherchait dans le tiroir aux peignes le cahier sur lequel elle affirmait avoir écrit sa traduction et Macha battait Colas, Serge et Michel, qui avaient arraché les rubans de ses nattes pour en faire des rênes. Quand ces trois robustes gamins caracolaient autour de la table en poussant des cris, c'était à n'y pas tenir ! Habitée à une vie calme, économe, ordonnée, j'avais souvent envie de pleurer.

Je pensais à ma tante qui a fait le tour du monde avec une seule malle, sans manquer de quoi que ce soit, sans perdre un objet. « ni même une minute », comme elle avait coutume de dire en riant. La comparaison n'était pas à l'avantage de la riche famille étrangère ; pourtant je n'osais me plaindre.

« Est-ce qu'on fait attention à de pareils coups d'épingle, quand on vient de faire sa première communion et qu'on a l'honneur d'être chrétienne, m'aurait répondu ma chère protectrice, sans s'interrompre de son travail ? »

Ce n'était pas seulement le désordre de mes compagnes qui m'agaçait à la villa des « Lilas », c'était encore le mépris avec lequel elles traitaient ma nation. Récitais-je des vers de Lamartine ou de Victor Hugo, qu'était-ce à côté de ceux de Lermoutoff ou de Pouchkine ? Mon attention se fixait-elle sur un dessin que je devais copier ?

« Ne te fatigue pas, ma pauvre Louise, il faut peindre comme Bruloff, ou ne pas s'en mêler », me disaient-elles aussitôt. De guerre lasse, j'allais étudier mon piano.

« Fais-nous grâce de ta musique de carnaval, s'écriaient-elles en chœur. Tu pioches ton morceau de la Muette et ton pot pourri du Chalet. Auber et Adam sont des compositeurs Français ; naturellement, ils n'ont fait que de la petite musique. Joue *La vie pour le Tzar* de notre grand Glinka ou laisse nous tranquilles. »

Si, du moins elles eussent admiré ma tante qui, dans notre cercle parisien, passait pour un oracle, depuis qu'elle avait fait le tour du monde, j'aurais pu leur pardonner leur vantardise, mais il n'en était rien.

« Une belle affaire que ton tour du monde, disait Nadine : on le fait maintenant en quatre-vingts jours ! Est-ce que je te parle des voyages en Asie de mon oncle, le gouverneur d'Irkoutsk,

ou des campagnes de mon parrain qui commande dans le Turkestan ? Toi tu en as plein la bouche quand tu dis : ma tan-ante ! Elle n'est pourtant pas reine de Trébizonde, ta tante ! Allons, voici que tu vas pleurnicher maintenant et soutenir que je détruis tes idoles. Pas du tout ! Je te préviens seulement que tes compatriotes ne sont pas des poulets sacrés. A Moscou, tous les Français sont coiffeurs ou marchands de nouveautés.

— Apprenez donc vos leçons, Mesdemoiselles, interrompait timidement la gouvernante russe, à qui madame Issouf reprochait de n'avoir pas d'aptitudes pédagogiques. »

Peine perdue ! Aucun des six enfants n'obéissait à l'ex-élève de l'Institut Nicolas, qui semblait subir sa carrière avec résignation et non l'avoir choisie, après examen de sa vocation.

L'existence de ma tante était peu mêlée à la mienne. Elle consacrait ses journées à mademoiselle Véra, qui lui témoignait beaucoup d'amitié, et s'enfermait le soir dans sa chambre pour écrire la traduction du *Bonheur bourgeois* dont M. Vladimir lui avait donné le mot à mot.

Aux heures des repas, elle m'envoyait un sourire ou m'adressait une affectueuse parole et aussitôt je redevais gaie.

Quelles bonnes parties de jeu j'ai faites avec les enfants russes dans le pré qui attenait à la somptueuse villa ! Et nos excursions sur les bords du lac de Genève !

Et notre ascension à Glion, la montagne près de Montreux, que les touristes ont surnommée le Righi vaudois !

Ma sœur n'avait certes pas, cet été là, autant de distractions que moi. Quand je recevais ses lettres, qui pourtant ne contenaient jamais une plainte, je devenais triste pour toute une journée. Jeanne a compris bien avant moi que la vie est une lutte de tous les instants et qu'il faut s'armer pour elle dès l'enfance, de courage et de patience, car il n'y a pas de repos à attendre ici-bas. Elle travaillait et soignait ma grand-mère, dont le caractère est difficile, tandis que je passais du rire aux larmes avec une facilité extraordinaire.

C'était, en général, pendant les leçons d'Allemand que les jeunes Slaves s'amusaient le plus à mes dépens. Les deux grands garçons maussades, frères de mademoiselle Véra, se mettaient de la partie et c'était à qui apporterait un fagot pour mon bûcher de jeune martyre.

Les Issouf, dès l'âge de dix ans, parlaient bien quatre ou cinq langues. Ce don, qui me semblait merveilleux, ne se communique pas, paraît-il, car j'avais beau pâlir sur mon dictionnaire, je n'obtenais aucun résultat. M'ont-ils fait dire assez de bêtises, les espiègles !

Je me souviens que pour la fête de madame Issouf, ils m'avaient appris, en gardant leur sérieux, à prononcer une phrase russe.

« On n'offre jamais un bouquet, dans notre

pays, sans prononcer les mots suivants », m'avaient-ils affirmé.

Or, je vous fais grâce des mots russes que j'eus tant de peine à retenir, mais leur signification était celle-ci : « Allez-vous faire l'en l'air. »

Étonnement très naturel de madame Issouf. Vous pouvez juger, par cet échantillon, des mécomptes réservés à mon amour-propre pendant l'année que nous passâmes en Suisse !

Un jour, que n'osant m'en prendre à personne, je m'en prenais à mes yeux et racontais aux poissons de la pièce d'eau mes infortunes, tante Hertha m'aperçut et vint me tirer l'oreille doucement, en me regardant avec tant de bonté que je cessai immédiatement de pleurer.

« Tu fais bien de ne consulter que les goujons sur tes malheurs imaginaires, Louise. Tu penses trop à toi.

— Mais c'est bien naturel, tante.

— Il est naturel aussi d'être borgne ou boiteuse, chère petite, mais il est mieux de ne l'être pas, surtout au moral.

— Les Russes sont méchantes; elles se moquent de moi.

— Que t'importe ! Sois bonne et ne prends pas au tragique des railleries sans importance. Il n'y a qu'un égoïsme permis à l'enfant, c'est d'aller droit son chemin vers la maison du Père Céleste, sans s'occuper des autres, et sans se plaindre de la dureté des cailloux de la route.

— Tante, embrassez-moi. Êtes-vous heureuse ici ?

— Ai-je le temps de m'occuper de fadaïses et de sensibleries, ma Louissette ? J'envoie de l'argent à ma mère pour Jeanne et Cam — c'était mon frère Camille que nous appelions ainsi — et je me sens utile dans cette maison. C'est bien assez de joie pour un passereau. »

Comment mon cœur ne se serait-il pas fortifié à l'école d'une pareille petite tante !

Je m'aperçois qu'en passant en revue les habitants de la villa, située aux portes de Genève, j'ai oublié de vous faire connaître Donnia-Alexandrovna la seconde des vieilles demoiselles. Nous avions pourtant de fréquents rapports avec elle, car la direction du ménage lui était confiée.

Non moins rêveuse et nonchalante que sa sœur, un peu plus désordonnée, si c'est possible, Donnia-Alexandrovna était la bonté même et nous la chérissions, tout en la tourmentant sans trêve.

Les deux sœurs se ressemblaient. Blondes et maigres, avec des airs de colombes effarouchées, des voix mélancoliques, des yeux d'un bleu si pâle qu'ils paraissaient fanés, quittant rarement leur robe de barège moutarde, de forme démodée, les bonnes demoiselles étonnaient au premier abord.

Ma tante les apprécia vite.

« Elles sont instruites et ont beaucoup de dé-

licatesse de sentiment, me dit-elle, quelques jours après notre arrivée, mais elles ne sont pas faites pour les batailles de la vie.

C'était vrai.

Je révois en pensée Dacha-Alexandrovna donnant des serviettes en guise de mouchoirs de poche à tous les enfants enrhumés, se servant d'une botte à haute tige pour serrer son ouvrage, ou lisant avec calme le dernier numéro de la *Revue de Moscou*, tandis que nous mettions sa garde-robe au pillage pour nos représentations de *Tableaux vivants*. Je crois encore entendre sa sœur comptant avec la cuisinière, une forte gaillarde des Grisons, aussi prosaïque et rusée que la ménagère russe était simple et poétique.

« Comment, s'écriait Donnia d'une voix plaintive, vous me comptez douze livres de riz pour une semaine ! Mais une famille indienne vivrait un mois avec cette quantité ! Trois francs de bleu pour les savonnages, dites-vous. Est-ce possible ? Il me semble qu'il y a de quoi azurer le Rhône avec trois francs de bleu. Si je ne parle pas du lac de Genève, c'est qu'il l'est suffisamment ! »

Bien entendu, la cuisinière des Grisons n'écoutait pas les réflexions humoristiques que faisait naître la vue de ses dépenses exagérées, et ne se convertissait nullement à l'économie. Aussi, la semaine suivante, étais-je témoin d'un nouveau dialogue :

« Il est impossible d'admettre qu'on ait consommé quinze litres d'huile à brûler puisqu'on n'a pas allumé les lampes, gémissait la bonne demoiselle; nous ne sommes pourtant pas des Esquimaux pour boire l'huile à quinquet en guise de liqueur. Et dix livres de saindoux ! Que signifie ce mot, je vous prie ? — Graisse de porc servant à l'alimentation. Fort bien ! remarquez cependant qu'avec dix livres on graisserait plusieurs locomotives et que le bon sens me défend de croire que nos estomacs aient pu absorber tant de saindoux sans en être incommodés.

— Mademoiselle doit se rappeler que je lui ai remis hier la note du boucher. Faut-il la solder, interrompait la cuisinière ?

— Sans aucun doute; mais où puis-je avoir mis cette note ? Enfants, auriez-vous vu un papier bleu ?

— Oui, je m'en suis servi pour faire les cocottes qui sont sur la fenêtre, » répondait l'un des petits garçons.

Donnia Alexandrovna avait pourtant de l'ordre pour certains articles de consommation, tels que le sucre, le thé et le café. Une grande boîte d'acajou, divisée en compartiments et dont elle ne quittait pas la clef, passait sous son bras, de la salle à manger à sa chambre et de sa chambre à la salle à manger, quatre ou cinq fois par jour. Je n'exagère pas en affirmant que la moitié de la vie de l'excellente fille s'écoulait à servir ou à préparer le thé.

Sa sœur, Dacha Alexandrovna, avait-elle un système d'éducation pour les petits Moscovites qui lui étaient confiés? Je l'ignore, attendu que les petits ne parlaient que le Russe, mais si je juge par les résultats, le système devait être défectueux, puisque ses élèves raisonnaient beaucoup et obéissaient peu.

Il y avait trois ou quatre mois que nous habitions Fernex lorsqu'un jour, à table, on porta un toast aux fiançailles de mademoiselle Véra et de son cousin. Tous deux riches, s'aimant dès l'enfance, ils trouvaient naturel d'associer leurs mélancolies, et la cécité de la jolie Russe n'empêchait pas Vladia d'être amoureux de sa cousine.

Il était convenu que tante Hertha irait à Paris avec le fiancé pour l'aider à choisir les parures

qu'il voulait offrir à sa femme. Déjà les projets se faisaient à haute voix, devant les enfants et les serviteurs. Chacun souriait ou se sentait ému en voyant passer ce couple sympathique. La jeune aveugle était si charmante, sa voix était si mélodieuse, son esprit si cultivé, que la tendresse de son cousin, riche et bon, mais sans grâce et sans beauté, semblait toute naturelle.

Le toucher était si développé chez mademoiselle Issoupof qu'elle connaissait la valeur d'un objet en passant la main dessus. Après avoir causé avec une personne de son entourage intime et effleuré son visage de ses doigts effilés, elle se faisait une idée exacte de ses charmes ou de ses défauts extérieurs.

MARIA DE FOS

(La fin au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CRÈME D'HÉBÉ

Recette du dix-huitième siècle due à une abonnée.

Prenez de la crème très fraîche et très épaisse, mêlez-y du bon kirsch, un quart de liqueur pour trois quarts de crème, du sucre en poudre; battez très longtemps et servez au dessert. C'est très bon.

PÊCHES A LA MALVOISIE

Pelez les pêches peu mûres, coupez-les en deux, dressez-les sur un plat de métal, argent ou ruolz; remplissez le creux de chaque demi-pêche avec du sucre en poudre, et versez sur chaque morceau de pêche une demi-cuillerée à café de vin de Malvoisie ou autre vin doux. Laissez cuire vingt minutes au four à feu vif.

REVUE MUSICALE

Victor Massé. — Musique en mer : 1854 — Les lauréats du Conservatoire. — Une mélodie nouvelle.



E compositeur français, par excellence, celui qui unissait la légèreté au sentiment, la grâce au style, la science au goût, Victor Massé n'est plus qu'un charmant et douloureux souvenir. Il fut de ceux dont le talent

rayonnera plus après la mort que pendant la vie, malgré tout l'éclat jeté par ses ouvrages sur sa laborieuse carrière.

Ce n'est qu'avec le temps que l'on comprendra entièrement tout ce qu'il y a de sincérité et de foi dans l'œuvre du musicien, comme dans l'âme de l'artiste

Ne sacrifiant jamais au mauvais goût, amoureux de l'art, du travail et de la solitude, fuyant le bruit, adorant sa famille pour laquelle il rêvait la fortune plus encore que pour lui-même, sa vie trop tôt brisée fut digne, sa conscience honnête, sa nature franche et primesautière.

Aussi son inspiration s'est-elle fait remarquer jusque dans ses moindres ouvrages, par autant d'originalité que de fraîcheur, d'élégance que de finesse : Muse délicate et distinguée, capable de grandeur, souvent allègre, parfois mélancolique, fièrement gauloise, possédant plus qu'aucune autre la corde tendre et poétique qui fait vibrer celles du cœur.

Les difficultés de la vie matérielle obligèrent Massé à donner des leçons lors de ses débuts. Il y apporta toute son âme d'artiste et toute sa probité d'homme moral. Son honorabilité le fit

rechercher par les meilleures maisons d'éducation de Paris, où son enseignement, à la fois paternel et sévère, le fit craindre autant qu'aimer des jeunes filles, ses élèves.

Il avait donc, mieux que tout autre maître, acquis la connaissance de ce qu'il convient d'écrire pour la jeunesse. Aussi la pensée lui vint-elle de composer spécialement quelques-unes de ces opérettes, sorte de petits chefs-d'œuvre de goût, de convenance et de facilité, que nous avons pu, trop rarement, offrir à nos abonnées. Tout en se faisant petit, le compositeur restait grand dans ces cadres restreints : tel un Meissonnier de trente-mille francs peut tenir entre le pouce et le petit doigt.

Que nos jeunes musiciennes reprennent dans leur collection et relisent ces charmantes petites partitions. Les progrès réalisés par elles, depuis la publication de ces mignonnes pages, leur y feront découvrir des mérites que leur inexpérience d'alors a pu laisser passer inaperçus.

Ainsi, *Une Trouvaille*, *Une Loi somptuaire*, *La Petite sœur d'Achille*, *Les Enfants de Pierrette*, sont des modèles en ce genre. Nous les citons tels qu'ils se présentent à notre mémoire et sans ordre chronologique ; peut être même en oublions-nous.

Voici la liste des ouvrages que Victor Massé a composés et qu'il a fait représenter :

La Chanteuse voilée.
Galatée.
Les Noces de Jeannette.
La Fiancée du Diable.
Miss Fauvette.
La Favorité et l'Esclave.
Les Saisons.
La Reine Topaze.
Le Cousin de Marivaux.
Les Chaises à porteurs.
La Fée Carabosse.
Le Dernier couplet.
La Mule de Pedro.
Fior d'Aliza.
Le Fils du Brigadier.
Paul et Virginie.

Depuis sept ans, Massé, condamné à une douloureuse immobilité par l'implacable paralysie, avait conservé toute sa lucidité d'esprit, et au milieu de ses longues souffrances, il a trouvé le courage de mettre la dernière main à sa *Cléopâtre*, son œuvre de prédilection. Il y a puisé un réel adoucissement à ses maux, et il est mort avec la conviction que son « chant du Cygne » ne restera pas dans l'oubli.

La première représentation de *Cléopâtre* sera la grande attraction de la saison prochaine, à l'Opéra-Comique. Pour nous, le succès n'est pas douteux. Il ne peut sortir que des pensées élevées, que de suaves inspirations de l'âme d'un artiste qui sent que Dieu l'appelle à lui, et qu'il

gravit chaque jour le chemin qui mène à l'Éternité.

Adieu à vous, chanteur charmant, travailleur infatigable qui avez lutté sans jamais désespérer, vous souvenant de cette belle parole :

« La résignation est un fruit qui mûrit à la porte du ciel. »

Victor Massé était né le 7 mars 1822 ; il est mort le 5 juillet 1884.

Pour éloigner la tristesse de l'esprit de nos lectrices, nous avons à leur offrir le récit de Concerts vraiment originaux et bizarres, dont nous avons trouvé la relation faite par M. Rellstab, et adressée par lui à la *Gazette Musicale* de 1854, époque à laquelle ces concerts venaient d'avoir lieu. A trente années de distance, c'est presque une primeur que cette reproduction. Elle témoigne, une fois encore, de l'amour du fantastique chez la nation allemande, dont Hoffmann et Richard Wagner sont des types de premier ordre.

MUSIQUE SUR MER

ET DANS LES ENTRAÎLLES DE LA TERRE

« Au mois de juillet, — dit M. Rellstab, — je pris mon essor vers la mer, et je m'abattis sur le nid de rochers qu'on nomme Hélioland, uniquement pour entendre le plus singulier concert du monde, un concert sur mer, — cors, flûtes, hautbois, bassons, avec accompagnement du mugissement des vents et du bruit des vagues déferlant sur la falaise, à la clarté des lampions qu'on avait allumés sur le rivage. A part le concert en lui-même, la salle, seule, eût été une curiosité sans pareille : le parquet, une mer agitée balançant d'innombrables nacelles qui portaient les musiciens et les chœurs ; le plafond, le dôme du ciel, d'un bleu étincelant, avec la lune en guise de lustre ; dans le fond, des parois de granit rouge, dentelé, crevassé, taillé en voûte.

» Maintenant, d'un bond, je vais conduire le lecteur à un concert formant le plus complet contraste avec le précédent, — à un concert souterrain, au creux d'une montagne. C'est un bond qui a bien deux cents lieues de longueur, car nous allons de l'île d'Hélioland à Berchtesgaden, dans la Bavière méridionale, et nous plongeons en plein dans la montagne, où sont les mines de sel. Là, à une profondeur de deux mille cinq cents pieds, au beau milieu des rochers, ou plutôt des masses de sel gemme, dans une de ces vingt-cinq salles, dont chacune est vaste comme une église, nous entendons également, sinon un concert, du moins de la musique. Il ne s'agit pas ici de la critiquer, de vous en donner l'analyse ; mais je dois avouer que rarement le son des instruments a fait sur moi l'effet que j'en ai ressenti à Berchtesgaden, dans les entrailles de la terre, sous cette voûte et au milieu de ces parois de sel, qui reflétaient la clarté des bougies et des flambeaux.

» Ne voilà-t-il pas réellement toutes sortes d'événements musicaux curieux, extraordinaires? Mais attendez : l'oiseau voyageur n'est point encore au bout de sa tournée. Au moment où il venait de diriger son vol vers les champs paternels, et où il allait regagner son nid, il fut effarouché de nouveau par un concert monstre. Les formidables éclats, les foudroyantes fanfares d'un orchestre composé des corps de musique de douze régiments, vinrent frapper son oreille. On avait établi l'orchestre au Thiergarten, dans une salle dont la longueur se mesurait, non par toises, mais par quarts de lieue, — et où l'auditoire ne se comptait pas par centaines, mais par cent mille. Les artistes soufflaient dans leurs instruments et frappaient leurs grosses caisses et leurs timbales, non pas pour la gloire ni en l'honneur de Dieu, mais, — ceci soit dit entre nous, — au bénéfice des malheureux qui ont tout perdu par suite des inondations en Silésie. La recette s'est élevée au chiffre énorme de 80,000 francs. » (*Gazette Musicale*, 1854.) (Il s'agissait du grand festival du Parc, à Berlin.)

Il nous reste à donner les noms des lauréats du piano et du chant, aux grands concours qui ont eu lieu cette année, au Conservatoire de Musique. Comme toujours nous nous abstiendrons de tout commentaire. Nous considérons comme tout à fait prématurés les jugements que l'on a l'habitude de porter sur ces jeunes artistes. Ils leur sont rarement utiles; ils ne peuvent que leur être nuisibles, car bien peu d'élèves, ce jour-là, sont en possession de leurs moyens.

CONCOURS DE PIANO — ÉLÈVES HOMMES

Premier prix : MM. Falcke, élève de M. Mathias, et Courras, élève de M. Marmontel.

Second prix : MM. Galeotti et Jemain, élèves de M. Marmontel.

Premier accessit : M. Bondon, élève de M. Marmontel.

Deuxième accessit : MM. Reitlinger et Berny, élèves de M. Marmontel.

PIANO — ÉLÈVES FEMMES :

Premier prix : Mesdemoiselles Dubois, de la Mora, élèves de madame Massart; Hélène Collin, élève de M. Le Couppey.

Second prix : Mesdemoiselles Soupe, Mascart et Etokvis, élèves de madame Massart.

Premier accessit : Mesdemoiselles Mulnier, Grué, Louisa Collin, élèves de M. Le Couppey, et Millocheau, élève de madame Massart.

Deuxième accessit : Mesdemoiselles Lecour, Depecker, élèves de M. Le Couppey, et Domenech, élève de madame Massart.

CHANT — ÉLÈVES HOMMES :

Premier prix : MM. Claverie et Fournets.

Second prix : MM. Gandubert et Isnardon.

Premier accessit : MM. Desmet et Duc.

Deuxième accessit : MM. Ceste, Delmas, Degeorge.

CHANT — ÉLÈVES FEMMES :

Premier prix : Mademoiselle Simonnet, élève de M. Bax.

Second prix : Mademoiselle Terestri, élève de M. Archainbaud; Patorel, élève de Boulanger, et mademoiselle Lafertrille.

Premier accessit : Mesdemoiselles Vidal, Ri-beyre et Salembiani.

Deuxième accessit : Mesdemoiselles Barre, Narbonnet, et madame Noirot-Balleroy.

Cette interminable liste de concurrents et concurrentes, nous fait involontairement songer à l'axiome évangélique : « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. » C'est qu'en effet, malgré l'élection du savant aréopage, il faut encore que le vrai, le gros public, sanctionne ses arrêts, et décide en dernier ressort de l'avenir plus ou moins brillant réservé à tous ces nouveaux prétendants à la gloire musicale.

Il nous semble que M. J. Manet la poursuit avec grande chance de l'atteindre, — la gloire, — car sa mélodie sur *Silvio Pellico* est tout à fait remarquable. Nous nous empressons de la signaler à nos lectrices comme une des meilleures compositions de ce genre. Elle est parfaitement écrite, simple et touchante. Ce joli ton de *mi bémol*, toujours un peu mélancolique, lui sied à ravir, car elle se distingue autant par le sentiment que par la grâce. Un accompagnement facile, quoique relevé par de séduisantes modulations en complète la valeur.

La gracieuse poésie qui a si heureusement inspiré M. Manet est signée A. Ducamp.

Le meilleur éloge que nous en puissions faire, c'est d'en citer les derniers vers qui composent le troisième couplet.

Hirondelle frileuse,

Si tu vas

Baigner ton aile heureuse

Tout là-bas,

Porte à ceux que j'adore

Quelques fleurs,

Tout humides encore,

De mes pleurs!

L'âme attendrie,

J'entends la voix :

C'est ma patrie

Que je revois!...

Cette romance se trouve chez l'éditeur J.-B. Katto, 17, rue des Saints-Pères. (Prix marqué : 3 francs.)

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE



T moi aussi, *anch'io*, je suis à la campagne. C'est à la pointe de l'épée que j'ai conquis ce bienheureux repos des champs, cette solitude embaumée dont je rêve neuf mois de l'année sur douze et dont je jouis avec passion le reste du temps. Les roses de mon jardin au premier plan, un rideau de grands peupliers à droite, un fourré touffu à gauche; devant moi de gras paturages en amphithéâtre couronnés par de sombres châtaigneraies; voilà mes horizons: il n'y en a pas que je leur préfère.

C'est à Paris que l'on apprend le mieux à connaître la belle nature. Ne criez pas au paradoxe, car le sentiment exquis de tout ce qui est vraiment beau se trouve là plus qu'ailleurs, aiguillonné par le désir qui naît de la privation.

Un soir de l'année dernière je revenais d'une longue promenade par un superbe clair de lune qui prêtait au pays un aspect véritablement étrange.

Les bois de pins dansaient des rondes fantastiques ou s'enfuyaient au détour du chemin comme saisis d'une frayeur subite; des chênes difformes dissimulaient derrière toutes les haies, semblables à des géants en embuscade; des flots de lumière blanche s'épandaient sur la cime des châtaigniers, et glissant jusqu'au sol y découpèrent de fines dentelles que le moindre souffle transformait. Et moi émue, frissonnante, les yeux perdus au ciel: Oh la belle lune, m'écriai-je en langue vulgaire!

« Pas bien, me répondit avec un haussement d'épaule significatif, le paysan qui avait mission de me défendre contre les entreprises des géants et les folies de la sarabande. Pas bien, reprit-il encore, désignant du bout de son bâton, la brume argentée qui s'élevait de la rivière; elle est trop blanche pour les pommes de terre, ça va leur donner la maladie. »

O Phœbé la blonde, O zéphirs, O nymphes!!!!...

Dites, croyez-vous qu'un citadin vous eût fait une pareille réponse?

Donc il faut habiter neuf mois de l'année une fournaise pour respirer avec ivresse l'air pur de la montagne, pour comprendre le charme de nos grands bois aux senteurs résineuses; de nos chemins couverts, débordants de chèvrefeuilles où un lézard aventureux se hasarde dans le

sillage lumineux d'un rayon de soleil, où nos ruisseaux chuchotent des secrets délicieux et baissent en passant la robe trainante des lianes paresseuses.

Mais parfois un cri strident traverse l'espace, le train échevelé accourt avec une sorte de fureur. Les taureaux effrayés beuglent en s'enfuyant; les vaches couchées dans les herbages se relèvent sur leurs genoux interrogeant l'horizon d'un œil inquiet; quelques poulains dévalent en hennissant, les oiseaux se taisent et se cachent; puis tout s'apaise, le monstre est déjà loin: courez, fuyez, pauvres humains qui avez tant à faire dans la vie, mais laissez-nous finir notre chanson, boire à la source fraîche, dormir dans l'herbe molle! Quand on demande de mes nouvelles à Yvonne dans cette saison, elle n'hésite pas à répondre. Ma tante broute!

Mais je ne veux pas dire trop de mal de la voie ferrée puisque la semaine dernière, elle m'a amené mon incorrigible nièce. Je ne l'avais pas revue depuis son mariage, et j'ai eu bien de la peine à ne pas lui dire combien le bonheur l'avait embellie. Elle est venue seule, son mari ayant à faire une enquête au dehors; c'est un veuvage d'une semaine qui fait pousser des hélas à la petite femme et me procure l'occasion de me moquer un peu d'elle.

« Ecoute, ma tante, si je reste en face de la belle nature à méditer sur ma douleur, je ne réponds plus de rien; il me faut absolument une puissante diversion. Qu'est-ce que tu vas me proposer? »

Yvonne tout en parlant ainsi le lendemain de son arrivée, préparait avec grand soin une rôtie, qui du moins, me laissa sans inquiétude sur l'état de son appétit.

« Ah, par exemple, je n'en sais rien, ma chérie, notre retraite est inaccessible aux diversions joyeuses cette année; pas de voisins, aucune réunion.... »

Yvonne fit une moue dédaigneuse:

Rien de cela ne me tenterait; je te dis qu'il me faut une diversion énergique, je veux des aventures.

— Eh bien, cherche-les, ma petite; moi, je suis incapable de t'en fournir.

— Allons à Saint-Symphorien sur X.; la route est dangeureuse, ton cheval peureux; nous verrons au premier tournant, et on enverra une dépêche à Paul pour lui annoncer la catastrophe.

— Tu tombes mal dans tes souhaits: le break est en réparation, le cheval est défermé du pied

droit, et le domestique absent pour trois jours. Aussi, pourquoi tombes-tu chez moi comme un aérolithe ! rien n'est prêt pour te recevoir convenablement.

— Demande-moi plutôt, reprit Yvonne d'un ton agressif, pourquoi une mère a étranglé sa fille à 3 kilomètres de Paul, et pourquoi la justice s'obstine à ouvrir des enquêtes qu'elle ne referme jamais. »

Puis buvant à petits traits son chocolat, elle fit une seconde tartine et sans mot dire quitta la salle à manger. Une heure après nous partions pour Saint-Symphorien, dans un vieux cabriolet déniché par madame Yvonne à la ferme, dont elle avait enlevé également un cheval de labour. Ce cheval avait de la barbe et des bottes fourrées. « Nous l'appellerons *Magyare*, » me dit en riant l'espiègle qui me tendait une main secourable pour aider à mon ascension dans le véhicule, et nous voilà en route.

Magyare avait des préférences très marquées, d'abord pour les allures paisibles, ensuite pour le côté gauche du chemin. Yvonne finit par lui faire entendre que le trot avait de grands avantages sur le pas, mais elle ne put obtenir que ce gaucher changeât ses habitudes, et nous nous résignâmes à abandonner la droite aux civilisés du pays.

Nous suivions la voie ferrée au milieu d'un véritable parc, tant la nature avait mis d'art dans sa fantaisie. Tout en devisant, je surveillais l'horizon, craignant le passage d'un train qui aurait affolé notre sauvage laboureur, transformé par le caprice d'un enfant gâtée, en carrossier. Justement le terrible sifflet se fit entendre et la pauvre bête dressa les oreilles avec inquiétude, s'arc-boutant sur ses jarrets, et nous laissant voir une intention évidente de rebrousser chemin. Yvonne sauta lestement à terre, ouvrit une grande ombrelle et en coiffa Magyare de façon à le rendre aveugle. Le train passa comme un tonnerre à nos côtés faisant trembler notre cheval de tous ses membres et nous couvrant de sa chaude vapeur, mais l'animal privé de ses yeux n'osa remuer, et remises d'une aussi grande alarme, nous pûmes rire à notre aise de ce procédé de dressage qu'on n'enseigne à coup sûr dans aucun manège.

Puis nous quittâmes la grande route pour monter par les bois jusqu'à Gréz...-le-Marché. La route en corniche est fort raide; des taillis couvrent le flanc de la montagne à droite, et les pins nous dominent à gauche. Après une heure d'ascension, on désire prendre son vol pour se baigner dans l'air si pur qui circule au-dessus de la vallée; les instincts de l'hirondelle remplacent dans notre cœur ceux de la femme qui y résident habituellement. Le village s'annonce par un bruit de cloche inusité; c'est pour un baptême ce joyeux carillon. Yvonne devient pensive en voyant le cortège venir à nous, elle fait

ranger la voiture à droite cette fois, malgré la résistance de Magyare, et elle envoie de la main un baiser au poupon enrubanné. La mère de seize ans, qui le porte, sourit et élève son cher petit dans ses bras pour remercier Yvonne. Le geste est charmant, plein de naïve et orgueilleuse tendresse; c'est un joli tableau dans un cadre rustique plein de fraîcheur.

Et maintenant, nous en avons fini avec les grandes montées, voici l'autre versant, très peuplé, très riche, rempli de fermes, de châteaux, de couvents, mais à mon avis, moins pittoresque que nos solitudes boisées; nous allons bon train et le cabriolet rend un son de ferraille qui doit s'entendre de loin, nous dépassons une petite charrette trainée par un âne et que conduit un grand diable d'homme au profil busqué revêtu d'une blouse bleue de maquignon. Le chargement de la voiture est étrange : deux sacs éventrés laissent voir l'un des peaux de lapins, l'autre des os qui s'entrechoquent avec un bruit lugubre; je fredonne les premières mesures de la *Danse Macabre*, tandis qu'Yvonne ralentissant notre allure fougueuse, continue des yeux l'inventaire de la charrette. Sur les sacs, deux chaises dépaillées, puis une table Louis XIII toute disjointe dont les pieds tournés regardent le ciel.

« C'est un *Pâti* (marchand de chiffons), dis-je à Yvonne, dont la figure indiquait une attention extraordinaire.

— C'est un antiquaire, me répondit-elle gravement, et se maintenant à l'allure des peaux de lapins :

— Eh, l'ami, avez-vous de vieux meubles à vendre ?

— Oui bien, Mademoiselle.

— Madame, rectifia Yvonne avec grande dignité. Où demeurez-vous ?

— Au faubourg en entrant, la première impasse vous qu'il y a un fauteuil porté pour les quatre pieds devant ma maison.

— C'est bien, nous allons aller y voir.

— Si vous arrivez avant moi, la bourgeoise vous fera entrer. »

Yvonne ne se possédait plus de joie, elle faisait claquer son fouet aux oreilles de Magyare que ce bruit agaçait singulièrement.

« Ma chère, je suis sûre que nous allons trouver des merveilles, des échantillons de tous les règnes, des morceaux uniques. Et puis le pittoresque de cet intérieur de chiffonnier-antiquaire auvergnat...

— Pourquoi d'Auvergne ?

— Il dit *voui, vousque*, porté pour quatre pieds, et puis, il ramasse tout.

— Yvonne, regarde donc comme cette église est curieuse, dominant la ville et assise comme une forteresse sur ce massif de maçonnerie, les vieux remparts couverts de lierre lui font une ceinture imposante...

-- Si je trouve de beaux plats d'étain je les prendrai pour mon dressoir Henri II.

-- Oh ! le joli ravin où l'eau tombe en cascade à travers le feuillage qui nous cache son lit de cailloux !

-- Je voudrais une petite bibliothèque pour Paul.

-- Et ce troupeau qui traverse la rivière.

-- Il le faudrait Louis XIII.

-- Le troupeau ?...

Nous entrons dans le faubourg, nous trouvons sans peine l'impasse et la maison au fauteuil, et en fait de pittoresque nous voici servies à souhait. Figurez-vous deux étages communiquant entre eux au moyen d'une échelle et dans les quatre pièces qui les composent, un échantillon de tout ce qu'on peut imaginer. Cela, sans ordre, sans possibilité même de se mouvoir. Le plancher cède à certains endroits sous le poids des ferrailles ou des meubles pesants de nos ancêtres. Des dossiers sans sièges, des poêles de fonte rougies par l'humidité, des coffres sculptés remplis de son, des appliques Louis XV très fines au milieu de mors et de gourmettes. Sur une commode Louis XIII, la moitié d'un secrétaire Empire, le tout surmonté d'un cadre Louis XIV en bois

doré magnifique, qui sert d'auréole à un Saint François de Sales en plâtre, lequel saint porte comme chape un fragment de tenture où l'on voit un berger jouant du chalumeau; ailleurs des livres de 1650 portant le nom de leurs anciens propriétaires, un nom illustre que je ne vous dirai pas, car vous le connaissez toutes, enfin se mouvant au milieu de ce fantastique pêle-mêle, une gitane aux yeux noirs originaire de Saint-Flour, et trois diabolins de la même race: l'ainée, une fillette, est déjà charmante, malgré son costume presque aussi délabré que la marchandise de son père: je n'ai jamais vu plus pur ovale et plus doux regard.

Yvonne achète, empile, dépile, questionne; elle est dans un état d'effervescence inimaginable; et il faut lui redire vingt fois l'heure pour la décider à la retraite. Elle s'arrache enfin à la fascination du bric-à-brac, place dans le caisson du cabriolet une écuelle en vieux Moustier, un bénitier en cuivre repoussé, la chape du bon Saint-François, et recommande qu'on lui envoie le reste par le chemin de fer, puis fouette Magyare en poussant un gros soupir: « Ah ! si Paul était là, quelle bonne journée !

C. DE LAMIRAUDIE.

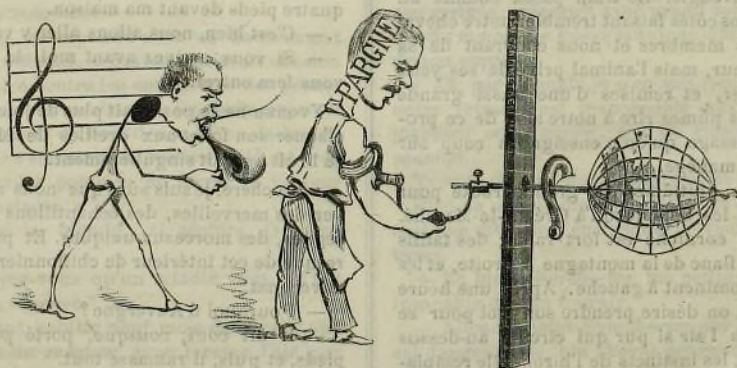
DEVINETTE

VERS INACHEVÉS

Pâle fleur, timide
Je sais la place où tu
Le gazon, où ton front se
Pour humecter tes yeux

C'est dans le sentier qui se
Sous ses deux bords de
Où pleut, sur l'ombre qu'elle
La neige des blancs

RÉBUS



Explication du Rébus : Aide-toi le Ciel t'aidera.

Explication de l'Homonyme d'Août : Basilique, Basilic, basilic.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.